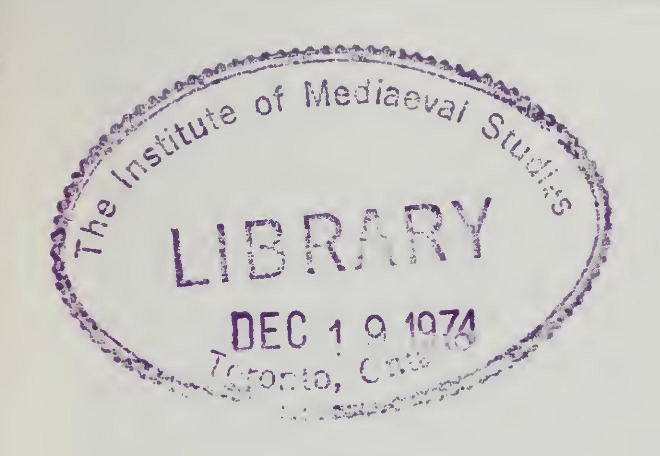


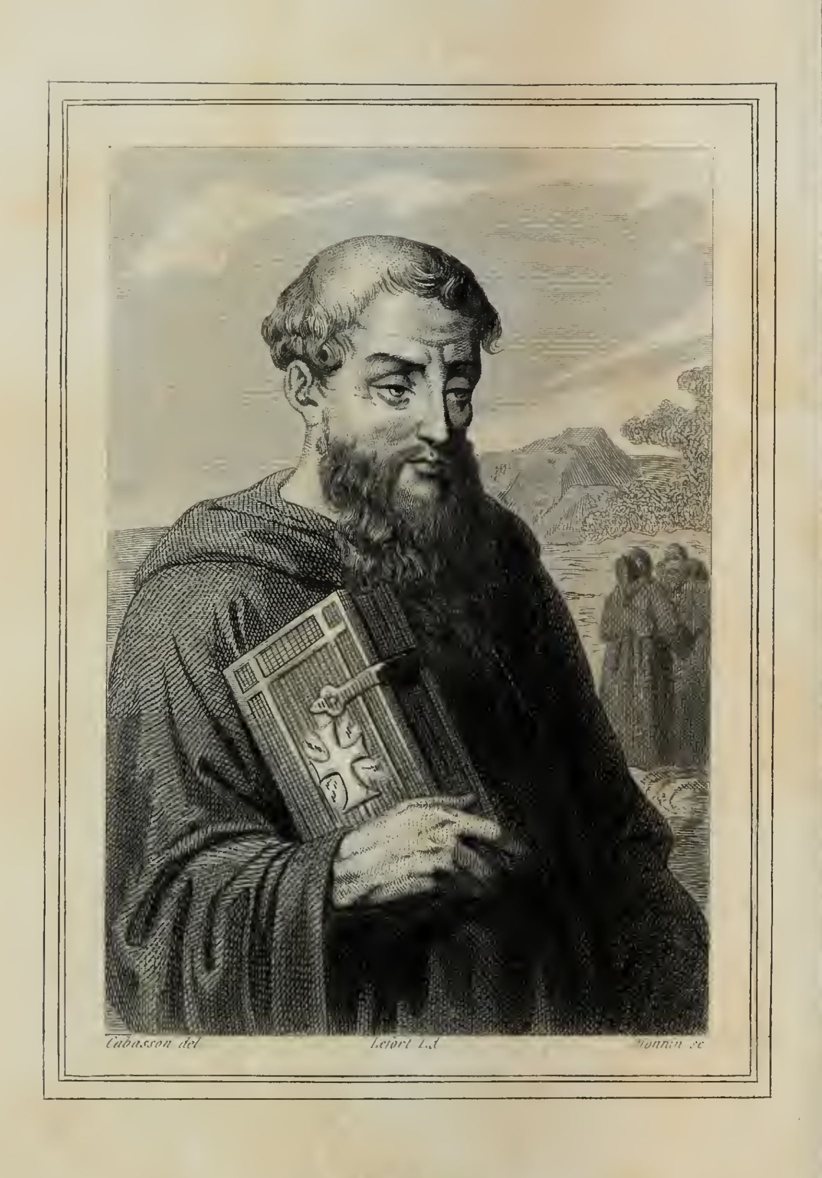
SAINT BENOIT



A LA MÊME LIBRAIRIE,

Ouvrages du même auteur :

SILVIO PELLICO. — Sa vie et sa mort. in-12.
CHARLES DE BLOIS. in-12.
L'ORPHELINE DE LÉPANTE. in-18.
L'EMPIRE DE LA VERTU. in-18.
LES CHERCHEURS D'OR. in-18.
UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU. in-18.
L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE. in-18.
LE BON VILLAGEOIS. in-18.
LE LEGS D'UNE MÈRE. in-18.
GÉRARD L'AVEUGLE. in-18.
LA FILLE DU FERMIER. in-18.
LA CHAPELLE D'ENSIEDLEN. 2 vol. in-18.
LES MARTYRS DE LYON. in-18.
CHARLES LE BON, comte de Flandre. in-18.
LA CHARITÉ EN ACTION. in-18.
JEAN SOBIESKI, roi de Pologne.
VIE DU MARÉCHAL DE BOUFFLERS. in-18.
L'APOTRE DES NÈGRES. in-18.
VIE DE S. THOMAS DE CANTORBÉRY. in-18.
PARABOLES DE L'ÉVANGILE. in-18.
LE BON PASTEUR; Vie de Mgr Affre. in-18.
NOTRE-DAME DES VOYAGES. in-18.
LES AMIS DU SAUVEUR. in-18.
SAINT ANTOINE DE PADOUE. in-18.
SAINTE FLAVIE DOMITILLE. in-18.
SAINTE JEANNE DE VALOIS. in-18.
SAINTE GENEVIÈVE, patronne de Paris. in-18.
VIE DE SAINTE RADEGONDE. in-18.
SAINT MARTIN, évêque de Tours. in-18.
SAINT STANISLAS KOSTKA. in-18.
VIE DU B. PIERRE FOURIER in-18.



ST BENOIT

SAINT
BENOIT

et les Ordres religieux dont il fut le fondateur.

> Quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une Croix, et au pied de cette Croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.
>
> CHATEAUBRIAND.

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1855



SAINT BENOIT

LIVRE PREMIER

I

Naissance et premières années de saint Benoît.

Le Seigneur adressait autrefois à Jacob, son serviteur, cette parole : *Il naîtra de toi une postérité innombrable.* Il semble que la même promesse ait été faite au saint patriarche dont nous écrivons l'histoire; car, depuis treize cents ans, ses fils n'ont pas cessé de féconder la terre par leurs sueurs, d'é-

vangéliser les âmes par leurs prédications, d'éclairer les intelligences par leurs écrits et leurs recherches laborieuses. La famille bénédictine, née au désert de Sublac, s'est répandue promptement dans l'Europe entière : il n'est pas un royaume, peut-être pas une province, du nord au midi, de l'est à l'ouest, qui ne compte un bénédictin parmi ses premiers apôtres, qui n'ait possédé une abbaye, un prieuré, un collège de bénédictins; qui ne cite, dans ses annales, un écrivain, un savant, poète, antiquaire, historien, appartenant à la filiation de saint Benoît. C'est à ce grand saint, qu'elles ont oublié maintenant, que les nations du Nord, tombées dans l'hérésie, ont dû les lumières du christianisme, le défrichement de leurs landes incultes, et les premières notions des sciences humaines. Il forma ces ouvriers évangéliques qui portèrent au loin la bonne nouvelle, et qui la scellèrent de leur sang : les Boniface, les Willebrord, les Augustin, étaient enfants de saint Benoît. Il forma ces laborieux artisans qui ennoblirent le travail, qui, conduisant la charrue au chant des hymnes sacrées, défrichèrent les forêts de la Germanie, les marais de la Hollande, les plaines de la Grande-Bretagne. Il forma ces tribus studieuses qui, dans

le silence du cloître, conservèrent à la postérité les œuvres d'Homère et de Tacite. qui recueillirent l'histoire de leur époque, seuls paisibles et recueillis au milieu de la turbulence universelle, et qui élevèrent tour à tour sur leurs genoux les générations naissantes. Né sur les ruines de la civilisation antique, l'Ordre de Saint-Benoît avait conservé les trésors de la science prêts à disparaître; il les avait épurés au feu du christianisme; et, tout à la fois apôtre et précepteur des peuples, il avait nourri dans la piété et dans les lettres les barbares appelés à fonder des empires nouveaux.

Le fondateur de cet Ordre, le premier instituteur de la vie monastique en Occident, fut un homme obscur, sans lettres, que Dieu avait conduit dans la solitude et à qui il avait parlé au cœur.

Saint Benoît naquit vers l'an 480, à Norcie, dans le duché de Spolette, d'une famille honorable et pieuse. Son père se nommait Eutrope, et sa mère Abundantia. Cette dernière se distinguait par sa piété tendre et fervente; elle la communiqua, comme un précieux héritage, à ses enfants, à Benoît et à Scholastique sa sœur jumelle, qui, tous les deux, après une vie toute consacrée au Seigneur, furent placés sur les saints autels.

Très-jeune encore, Benoît fut envoyé à Rome pour y faire ses études ; mais son âme innocente et tendre fut révoltée à la vue des scandales par lesquels les jeunes gens ses condisciples offensaient chaque jour la religion et les mœurs. Effrayé, craignant sa propre faiblesse, pénétré d'une humble défiance, il quitta Rome et s'enfuit au désert. Sa nourrice le suivit jusqu'en un lieu nommé Afile ; là il trouva le moyen de s'échapper seul et de gagner les montagnes de Sublac. Un moine du voisinage, nommé Romain, le rencontra et lui demanda où il allait ; Benoît lui confia ses projets ; Romain le bénit, l'embrassa, lui donna un habit semblable au sien, et le conduisit à une caverne profonde, située au milieu des montagnes et dans un lieu presque inaccessible.

Cette caverne, appelée depuis *la Sainte-Grotte*, parut à Benoît un lieu de délices. Il y entra avec la même joie que Paul, le père des Solitaires, avait resssentie autrefois en entrant dans la caverne qui devait abriter sa longue pénitence, et il espéra vivre et mourir en cette solitude où Dieu l'avait conduit. Romain lui apportait de temps en temps sa nourriture ; et pendant trois ans Benoît vécut de cette vie mortifiée et contemplative, se préparant dans le

silence aux desseins que Dieu avait sur lui et dont la vue lui était encore voilée. Il plut enfin à Dieu de faire connaître la sainteté de son serviteur.

Il advint qu'un jour de Pâques, Benoît souffrait une faim extrême; ses provisions étaient épuisées, et Romain, par une vue providentielle, l'avait tout à fait oublié. Un bon prêtre, qui s'apprêtait à rompre le jeûne, entendit tout à coup une voix qui lui disait : « Tu te prépares à manger, tandis que Benoît, mon serviteur, meurt de faim à Sublac ! » Le prêtre, ému par cette voix mystérieuse, courut à la montagne, et pendant longtemps il chercha le solitaire sans pouvoir le trouver. Enfin, il le rencontra, et après l'avoir salué, il voulut lui offrir la nourriture qu'il avait apportée; mais Benoît ne consentit à la prendre qu'après qu'ils eurent prié ensemble. La conversation ne roula que sur les choses de Dieu. Le prêtre invita ensuite le saint à manger, apportant pour raison qu'on ne devait pas jeûner, le jour de Pâques. Le repas fini, le prêtre retourna chez lui.

Quelque temps après, des bergers aperçurent le saint près de la caverne. Il était vêtu de peaux de brebis, et ils le prirent d'abord pour un animal sauvage, car ils croyaient impossible qu'un homme

habitât des rochers aussi affreux que ceux de Sublac. Lorsqu'ils se furent assurés que c'était un homme, et que cet homme servait Dieu, ils conçurent pour lui le plus grand respect. Quelques-uns d'entre eux, touchés de ses discours, entrèrent dans les voies de la perfection. Ils lui fournissaient la nourriture du corps, et lui nourrissait leurs âmes d'une doctrine céleste qui les détachait de la terre et les attirait à Dieu.

Mais, quoiqu'il eût fui les plaisirs de Rome, quoiqu'il eût mis la mortification comme un rempart entre les plaisirs et lui, Benoît, au fond de sa solitude, ne laissa pas d'éprouver les assauts du tentateur. Nous avons beau nous éloigner du monde, le démon nous suit partout; toujours il entretient des intelligences secrètes avec cet ennemi domestique qui réside dans notre propre cœur et qui ne mourra qu'avec nous. Pendant que Benoît méditait les choses célestes, l'esprit de ténèbres essaya de le distraire en se présentant à lui sous une forme visible : le signe de la croix chassa le fantôme. Le démon eut recours à une autre ruse : il rappela au saint le souvenir d'une femme que celui-ci avait vue autrefois à Rome, et il en grava si fortement l'image dans son esprit, que Benoît fut tenté de quitter

son désert. Il hésitait.... mais un rayon de la grace brilla à ses yeux : il rougit de sa faiblesse , et , voulant vaincre la chair par l'esprit , la volupté par la pénitence , il se jeta dans un buisson de ronces qui croissait auprès de sa caverne.... Plusieurs siècles après, ce buisson existait encore ; et saint François d'Assise, qui était venu à Sublac, voulut, pour honorer la mortification de Benoît, greffer des rosiers sur ces ronces; depuis elles produisirent de magnifiques fleurs, images suaves de l'amour divin, qui ne fleurit jamais mieux que parmi les épines et les croix.



II

Fondation de l'Ordre de saint Benoît.

Cependant le bruit de la sainteté de Benoît se répandait de jour en jour; il formait autour de lui de nombreux disciples, et les religieux du monastère de Vicovare souhaitèrent ardemment de l'avoir pour abbé.

Ils le pressèrent avec tant d'instances qu'il y consentit; mais l'expérience lui apprit bientôt que ces religieux étaient fort éloignés de la perfection qu'exige l'état monastique. Comme il voulait les corriger par de sages remontrances, et les obliger à vivre conformément à leur vocation, ils se repentirent bientôt de l'avoir choisi pour abbé, et leur révolte grandissant toujours, ils prirent unanimement le parti de se défaire de lui, en lui donnant du vin empoisonné. A table, au réfectoire, on lui

présenta à bénir la première coupe, qui lui était destinée; tous, selon l'usage du monastère, tenaient en main leurs coupes pour être bénites en même temps. Benoît étendit la main et fit le signe de la croix; aussitôt la coupe où se trouvait le breuvage mortel se brisa en plusieurs morceaux. L'homme de Dieu comprit ce signe, et se levant de table, il dit aux moines d'un visage tranquille : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères! Pourquoi avez-vous voulu me traiter de la sorte? Ne vous avais-je point dit que vos mœurs et les miennes ne pourraient s'accorder? Allez chercher un supérieur qui vous convienne; vous ne m'aurez plus à l'avenir. » Leur ayant ainsi parlé, il retourna dans sa chère solitude. C'était vers l'an 510.

Ses vertus, ses discours, ses miracles avaient attiré autour de lui tant de disciples, que la solitude de Sublac s'était peuplée, et que Benoît fut forcé de bâtir douze monastères pour y abriter ceux qui voulaient vivre sous sa direction. Dans chaque monastère il plaça douze religieux, et il les visitait tour à tour. On lui confiait de jeunes enfants pour les élever dans le service du Seigneur, et l'Ordre bénédictin commençait ainsi, par les soins donnés à

ces âmes innocentes, l'apostolat auquel il était appelé. On remarqua, parmi ces enfants, Maur et Placide, fils, l'un du sénateur Equitius, et l'autre du patrice Tertullus. Tous les deux, fidèles aux leçons de leur maître, furent placés au rang des Saints, et très-jeunes encore ils furent l'objet et l'instrument d'un miracle célèbre dans les annales de Saint-Benoît.

Le saint fondateur habitait un de ses monastères, situé non-loin du lac de Sublac, lorsque le jeune Placide, allant puiser de l'eau, tomba dans le lac et fut emporté aussitôt loin de la rive. Une vision révéla à saint Benoît ce qui se passait ; il appela Maur, et lui dit : « Mon frère, courez vite; cet enfant est tombé dans le lac, et l'eau l'entraîne. » Maur demanda sa bénédiction, courut vers le lac, préoccupé d'une seule pensée, celle de l'obéissance, marcha d'un pied ferme vers l'endroit où se trouvait Placide, le saisit par les cheveux et l'emporta dans ses bras. Arrivé sur la rive, il regarda derrière lui, et voyant qu'il avait marché sur les eaux, il en fut épouvanté. Il vint raconter le fait à saint Benoît, qui attribua ce miracle à son obéissance. Saint Maur, à son tour, l'attribuait au commandement de son maître, soutenant qu'il ne pouvait avoir de part

à une chose qu'il avait faite sans s'en apercevoir. Placide décida la contestation, en disant : « Pendant qu'on me tirait de l'eau, je voyais sur ma tête la *melote* de l'abbé, et lui-même qui me tirait. » La melote était une peau de mouton que les moines portaient sur leurs épaules.

Saint Grégoire le Grand, dans ses *Dialogues*, rapporte un autre trait, qui prouve que saint Benoît avait la connaissance des choses cachées, et que les ruses mêmes du démon n'avaient pas de mystère pour lui. Parmi les religieux, il s'en trouva un qui, par défaut de ferveur, contracta l'habitude de sortir de l'église immédiatement après la psalmodie, au lieu de rester à la méditation avec ses frères. Pompeïen, son supérieur, l'ayant charitablement averti de sa faute, il se corrigea ; mais il retomba trois jours après. Benoît, qui en fut informé, promit d'aller remédier au désordre. Il s'agissait, en effet, d'une de ces fautes qu'il est important de ne pas laisser s'invétérer, puisque le dégoût de la prière et de la méditation des vérités saintes est toujours suivi des plus grands maux. Le saint, pénétré de la vérité de ce principe, se rendit promptement au monastère où se trouvait le religieux, et il assista à l'office, au chœur, parmi les frères. Il aperçut

alors, après la psalmodie, un hideux enfant noir, qui tirait le moine par le bord de sa coule et l'entraînait hors de l'église, et il reconnut l'esprit de ténèbres, qui, pour mieux exercer son empire sur les hommes, les détourne de leurs communications avec Dieu. Il appela le moine et le reprit sévèrement; et celui-ci, éclairé sur sa faute et sur le danger qu'il avait couru, ne s'y exposa plus.

Le démon, jaloux de voir Benoît étendre de jour en jour l'empire de Jésus-Christ, lui suscita de nouvelles épreuves. Des calomnies affreuses ternirent sa réputation; les envieux voulurent attenter à sa vie, d'autres tendirent des piéges à la chasteté et à la vertu des religieux; mais la force d'âme du saint, la grace de Dieu et la fidélité des moines triomphèrent de tous les périls et de toutes les tentations. Les ennemis de Benoît furent confondus; les châtiments de Dieu s'appesantirent sur eux : l'un d'eux périt sous les débris d'une terrasse sur laquelle il était monté. Maur courut aussitôt vers le saint, en s'écriant : « Celui qui vous persécutait vient de périr! » L'homme de Dieu se prit à pleurer amèrement, et de ce que son ennemi était mort, et de ce que son disciple osait s'en réjouir; et il imposa à celui-ci une pénitence pour cette faute.

III

Fondation du Monastère du Mont-Cassin.

Quoique le christianisme régnât par toute l'Italie, quoiqu'il fût assis sur le trône de l'empire d'Orient avec Justinien, quoiqu'il dominât sur l'Occident avec les Lombards, cependant le paganisme n'avait pas entièrement disparu ; quelques temples d'idoles étaient debout encore ; quelques anciennes familles, qui croyaient honorer leurs ancêtres en suivant leurs traditions, offraient encore des sacrifices, dans Rome même, au Jupiter du Capitole ; dans les campagnes reculées, des bergers ignorants et superstitieux conservaient les anciens rites, et dans le fond des forêts, au sommet des montagnes, ils immolaient des victimes à Mercure et à Apollon. Comme la religion nouvelle ne persécutait pas, ces restes d'i-dolâtrie ne devaient disparaître que peu à peu, à

mesure que la prédication évangélique pénétrerait dans les cœurs, à mesure que le grand jour de la véritédis siperait les ténèbres, comme l'aube du matin, dissipe graduellement les ombres de la nuit.

Dans le pays des Samnites, sur le mont Cassin, un ancien temple consacré à Apollon était encore debout; et dans les bois d'alentour, consacrés à l'idole, les pâtres offraient des sacrifices. Saint Benoît le sut, et, pénétré de zèle, il quitta Sublac et les saints monastères qui changeaient le désert en une ruche consacrée au travail et à la prière, et il vint fixer sa demeure sur la montagne même où s'élevait le temple du faux dieu. Les idolâtres vinrent le voir, ils écoutèrent ses discours; il les gagna à la foi de Jésus-Christ, et, attaquant le démon jusqu'en son sanctuaire, il renversa l'autel d'Apollon, changea le temple en un oratoire dédié à saint Martin, coupa les bois consacrés au culte des dieux, et sur leur emplacement il éleva une seconde église en l'honneur de saint Jean.

Dès que saint Benoît eut achevé ces premiers établissements, il s'occupa à fonder un monastère. Il était l'architecte de cette nouvelle demeure, et les moines étaient, sous sa direction, les maçons et les charpentiers. On rapporte la fondation de cette mai-

son, depuis si célèbre, à l'an 529. Au milieu de ses travaux, Benoît ne cessa de lutter contre les assauts du malin esprit. Souvent il apparaissait au saint, non point en songe, mais aux yeux mêmes de son corps, sous des formes hideuses, avec des regards affreux, se plaignant à grands cris de la violence qu'il lui faisait, et ajoutant, par allusion à son nom de Benoît ou *béni :* « Maudit, et non pas béni, qu'as-tu à faire avec moi? pourquoi me persécutes-tu? » Les religieux entendaient la voix et les paroles, mais l'abbé seul distinguait l'horrible figure. Un jour que les moines travaillaient à rehausser un mur, le saint leur envoya dire de sa cellule : « Soyez sur vos gardes, car le malin esprit vient à vous en ce moment. » A peine le messager eut-il achevé ces paroles que le mur, ébranlé, tomba sur un enfant élevé au monastère et l'écrasa en lui broyant les os. Les moines, affligés, le portèrent à saint Benoît, qui le fit placer sur sa natte; puis, ayant fermé sa cellule et prié avec ferveur, il le renvoya sur l'heure même travailler au mur, aussi bien portant que jamais.

Le nombre de ses disciples augmentant de jour en jour, saint Benoît leur donna une règle, qui fut trouvée si sage, qu'avec le temps elle a été reçue

dans tous les monastères de l'Occident, comme celle de saint Basile l'a été dans tous ceux de l'Orient.

Cette règle, lue et méditée aujourd'hui, nous paraît austère; et néanmoins saint Benoît ne se proposait que de réduire la perfection évangélique à des préceptes pratiques qui fussent à la portée d'un plus grand nombre de personnes, et il avait spécialement en vue celles qui ne se sentaient pas la force de soutenir le genre de vie des premiers solitaires. La fin de cette règle, comme de toute la vie monastique, c'est de partager le temps entre le travail et la prière. Pendant l'hiver, on se levait à deux heures pour l'office de la nuit, qui est nommé *vigile*, et composé comme aujourd'hui, quoique dans un ordre moins invariable, d'une hymne, de psaumes, de leçons et de répons; au point du jour, on devait commencer laudes, et dans l'intervalle de ces deux offices, on s'occupait de la méditation et de la lecture. L'office étant plus long les jours de fêtes que de dimanches, on se levait plus matin ces jours-là, ainsi que pendant l'été, l'office du matin, ou laudes, devant toujours commencer à la pointe du jour, et l'office de la nuit devant le précéder de tout le temps requis pour les méditations ordinaires et pour les lectures. La distribution des psaumes pour

chaque heure est marquée telle qu'on l'observe encore parmi les disciples du Saint. Il paraît cependant qu'elle n'était pas aussi fixe ou d'une obligation aussi stricte que dans les offices d'aujourd'hui, puisque le pieux instituteur dit positivement que « si quelqu'un n'est pas content de la distribution des psaumes, il peut les ranger autrement, pourvu que chaque semaine on dise tout le psautier, que nos pères, ajoute-t-il, avaient la ferveur de réciter tout entier chaque jour. »

Après l'office du matin, c'est-à-dire à six heures en été, et plus tard, suivant le degré du jour ou des saisons, on allait au travail, qui durait jusqu'à dix heures, puis on donnait encore deux heures à la lecture ; après midi, il y avait au moins autant de travail que dans la matinée : en tout, sept heures par jour. Il paraît cependant que, dès lors, tous les moines n'étaient pas généralement et nécessairement occupés du travail des mains, tels que la culture de leurs terres et la récolte de leurs moissons, mais seulement quand la nécessité du lieu ou leur pauvreté les y obligeait. On a pu, suivant les circonstances, substituer l'étude au travail manuel ; il a même convenu de le faire quand la coutume s'est introduite de conférer les

saints ordres au plus grand nombre des religieux. Ils étaient presque tous simples laïques, au temps de saint Benoît, et l'on ne croit pas que lui-même ait reçu aucun ordre ecclésiastique.

L'habit des moines était le vêtement ordinaire des pauvres et des gens de la campagne, c'est-à-dire la tunique, la cuculle, dont l'étoffe variait suivant les saisons, et, pour le travail, le scapulaire, plus large et plus court qu'à présent. Quant à la qualité des étoffes, on choisissait les plus communes du pays; le saint abbé n'en marqua pas la couleur, mais ses disciples ont choisi le noir. Les lits consistaient en une natte ou une paillasse piquée, un drap de serge, une couverture, un chevet; et l'on couchait tout vêtu, afin d'être toujours prêt pour l'office.

Quant à la nourriture, on accorde pour chaque repas deux portions cuites, non compris une troisième portion des fruits ou des légumes qui croissaient dans les terres du monastère, et par jour une livre de pain, c'est-à-dire douze onces, qui formaient la livre romaine. Pour la boisson, on accorde un demi-setier de vin, comme par indulgence, parce qu'il était devenu difficile, dit le saint abbé, de faire observer plus d'abstinence en cette matière. Les heures de

repas variaient selon les saisons. Tout l'été, c'est-à-dire depuis Pâques jusqu'à la mi-septembre, on dînait à sexte ou midi, et l'on soupait au déclin du jour, sauf les mercredis et vendredis qu'on jeûnait, hors le seul temps pascal jusqu'à l'heure de none, ou, pour mieux dire, jusqu'à une heure et demie, marquée par la règle pour la récitation de l'office de none. On dînait à cette même heure durant tout l'automne et l'hiver. Pendant le carême on mangeait seulement vers le soir. Pour le souper, en quelque saison que ce fût, il devait avoir lieu avant la nuit. Les moines faisaient la cuisine tour à tour. On avait beaucoup de soin des malades, à qui l'on accordait toutes les viandes qui pouvaient leur être bonnes, au lieu que la chair des quadrupèdes était interdite aux religieux qui se portaient bien.

La règle attribue une grande autorité à l'abbé. Dans les affaires, il doit consulter les anciens, et même assembler toute la communauté ou le chapitre pour les choses d'importance; mais, après avoir pris l'avis de chacun, la décision dépend de lui seul, et tous doivent s'y soumettre. Personne, sans sa permission, ne doit recevoir ni présents ni lettres, ni sortir de l'enclos du monastère.

Tel est le résumé de cette règle célèbre, écrite avec tant de mesure, de sagesse et de discernement, et que le saint pape Grégoire le Grand louait assez en disant qu'elle ne laissait rien à désirer pour la clarté et la prudence, et que quiconque voulait être instruit à fond des actions de saint Benoît, n'avait qu'à jeter les yeux sur cette règle, qu'il y trouverait une fidèle expression de sa vie et de ses mœurs. Louis le Débonnaire disait, en parlant de cette sainte règle : « La règle que le bienheureux Benoît a dressée est si claire et si lumineuse, qu'elle n'a besoin d'aucun commentaire; il suffit de porter les religieux à l'avoir toujours présente à leurs yeux. Elle est cette voie étroite qui conduit à Dieu ceux qui l'observent. « Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, lisait et relisait la règle de saint Benoît, disant à ceux qui s'étonnaient de cette assiduité qu'il y trouvait l'esprit de sagesse et de justice dont il avait besoin pour bien gouverner ses états. Enfin, cette règle a créé l'ordre monastique en Occident, et Charlemagne demandait, non sans quelque raison, s'il y avait des moines dans les Gaules avant l'introduction de la règle de saint Benoît?

Si l'on réfléchit aux services rendus à la société par les religieux et à l'honneur qui rejaillit de leurs

travaux sur la religion, on ne s'étonnera point de la gloire et de l'amour dont nos ancêtres ont entouré la mémoire de saint Benoît.

La vie monastique est l'application pratique des préceptes et des conseils de l'Evangile. Les préceptes obligent tous les chrétiens, les conseils de perfection ne sont que pour ceux que Dieu appelle à son service d'une manière plus particulière. Jésus-Christ, notre Sauveur, dit à tout le monde : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* Ainsi, pour devenir disciple de Jésus-Christ, il faut renoncer à tout, au moins de cœur et d'affection. Mais il dit de plus au jeune homme qui l'interrogeait : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres; puis, venez et suivez moi !* C'est à pratiquer ce conseil de perfection, et à suivre de près et toujours Jésus-Christ, que tend la vie monastique. Jésus, la pureté même, est né d'une Vierge, a vécu vierge ; Jésus-Christ, le Seigneur du ciel et de la terre, est né pauvre, dans une étable ; il a vécu pauvre, n'ayant pas où reposer sa tête; il est mort pauvre, dépouillé de ses vêtements ; il a été enseveli dans un sépulcre emprunté. Jésus-Christ, le souverain Maître de

l'univers, a été obéissant toute sa vie, obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. Voilà le modèle, voilà la règle vivante de la vie monastique.

Sans nous arrêter aux mots, allons au fond des choses. Quand les philosophes de l'antiquité nous tracent d'imagination le portrait de leur sage; quand ils nous le montrent supérieur au plaisir et à la douleur du corps, supérieur aux honneurs et aux richesses du monde, supérieur à l'inconstance naturelle de l'homme, et se conformant en tout aux lois de la raison et de la sagesse, ne vous font-ils pas le portrait du véritable religieux, qui, par ses vœux, s'élève pour jamais au-dessus des plaisirs et de la richesse, au-dessus de sa propre inconstance, et se mettant dans l'heureuse nécessité de faire toujours dans la volonté de son supérieur la volonté de Dieu même, c'est-à-dire ce qui est parfait? Les efforts des philosophes pour mettre leurs idées en pratique n'ont-ils pas été des essais informes et avortés de la vie monastique? Les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas eu raison de dire que la vie monastique était la vraie philosophie?

Nous en voyons des traces dans l'Ancien Testament. Les enfants des prophètes, qui, sous la direction d'Elie et d'Elisée, vivaient en commun dans

les déserts ou sur les bords du Jourdain, étaient les moines et les cénobites d'Israël. Dans l'Eglise chrétienne, cette tendance à fuir le monde, à se retirer dans la solitude, s'est manifestée dès les premiers temps. Les déserts de l'Egypte, de la Palestine, de la Libye se peuplèrent d'ascètes, les uns réunis dans la vie commune, les autres menant la vie érémitique. Un charme indicible s'attache à la vie de ces Pères du désert, conversant avec leur Dieu dans la solitude, trouvant les nuits trop courtes pour leur oraison, ayant repris, par l'innocence de leur âme, ce premier empire de l'homme sur les créatures inférieures, et mourant, assistés par les anges, en léguant à un ami leur tunique de palmier. De l'Orient, cet attrait pour la contemplation et la solitude passa en Occident, où la vie commune fut, en général, préférée à la vie d'ascète. Saint Augustin en Afrique, saint Martin dans la Gaule, saint Césaire dans la Gaule narbonnaise, saint Colomban dans le nord de l'Europe, fondèrent des monastères; mais ces établissements n'avaient pas de règle fixe, et avaient par conséquent peu de chances de durée. Il faut une loi aux hommes qui vivent en société : cette loi sage, modérée, prudente, saint Benoît la donna. Elle fut universellement adoptée

en Occident ; et les disciples de saint Benoît, partis du Mont-Cassin, chef-lieu de leur ordre, portèrent par toute l'Europe les enseignements de leur saint législateur.

Comparée aux observances primitives des solitaires de l'Orient, la règle de saint Benoît est douce et modérée, et pourtant, aujourd'hui, pratiquée à la lettre, elle paraîtrait bien austère. Le Bénédictin passe d'exercice en exercice, tous saints et sérieux, qui l'entretiennent dans la pratique des plus hautes vertus et dans la méditation des grandes vérités de la religion. Ardemment épris des vérités éternelles et des perfections de la Divinité, il doit employer la plus grande partie de la nuit à chanter les louanges de son Créateur, à entendre sa parole, à méditer sa loi. Les heures de repas ne sont pas des heures vides pour lui ; il y repaît son âme par l'attention à la lecture pendant qu'il ne donne qu'une nourriture frugale à son corps. Son sommeil est court et accompagné de pénitence et d'austérité, par la manière dont il le prend tout vêtu et tout chaussé, couché sur une natte ou une simple paillasse, au milieu de ses frères, sous les yeux vigilants d'un supérieur, ne pouvant faire le moindre mouvement sans être aperçu. Ses lec-

tures sont longues et méritoires, ne lisant que les livres qu'il a reçus de la main de son supérieur, les lisant d'un bout à l'autre, et toujours en un lieu public et sous les yeux de sa communauté. Son silence est continuel, son travail de plusieurs heures chaque jour, sa dépendance absolue et générale. Son obéissance n'a d'autre limite que l'impossible; elle ne se borne pas aux commandements de ses supérieurs, elle s'étend même à ceux de ses égaux et de ses inférieurs. Son éloignement du monde, des amusements, des plaisirs est tel qu'il ne lui est pas permis de recevoir une lettre ni de l'écrire, ni de donner, ni de recevoir un présent, quelque petit qu'il soit, sans l'approbation de ses supérieurs, ni de sortir du monastère sans une permission très-expresse, ni de manger hors de son cloître, lorsqu'il y peut revenir le même jour. Ses moindres fautes sont reprises en public et corrigées sévèrement. Il est obligé de faire à son tour, par lui-même, les services les plus pénibles et les plus abjects de la cuisine et du réfectoire. Il n'y a pas un moment dans la journée auquel quelque exercice ne soit attaché, où il puisse dire qu'il est à lui-même. Voilà le portrait d'un religieux tel que saint Benoît nous le dépeint, tel en effet qu'il a été

lui-même et qu'ont été ses plus parfaits disciples. Tels étaient les hommes formés par cette sainte règle, par ces admirables exemples, les hommes bienfaiteurs de l'humanité, qui, tour à tour apôtres, laboureurs, écrivains, portèrent à l'Europe encore barbare les lumières de la foi et celles de la civilisation.

Saint Benoît fixa sa demeure au Mont-Cassin. Parmi les moines qu'il gouvernait se trouvait un vénérable ermite nommé Martin, qui était épris d'un tel amour pour la solitude, qu'afin de n'être pas seulement tenté de sortir de sa cellule, il s'y était attaché avec une grosse chaîne de fer. Benoît, qui craignait que dans cette singularité ne se trouvât quelque ostentation, lui dit :

« Si vous êtes véritablement serviteur de Jésus-Christ, vous n'avez pas besoin de vous lier avec une chaîne de fer ; la chaîne de son amour suffira pour vous rendre inébranlable dans votre résolution. »

Martin donna une preuve de son humilité en obéissant sans réplique et en reprenant la vie commune. Benoît, au rapport de saint Grégoire, gouvernait encore un monastère de religieuses, peu éloigné du Mont-Cassin. Il fonda un monastère

d'hommes à Terracine, et il envoya saint Placide en Sicile pour en fonder un autre.

Totila, roi des Goths, étant venu en Italie, fut extrêmement frappé des merveilles qu'on lui raconta sur saint Benoît; il voulut éprouver s'il était tel qu'on le lui avait dépeint, et surtout s'il possédait le discernement des choses cachées, que la voix publique lui attribuait. Lors donc qu'il traversait la Campanie, en l'an 542, il manda au saint abbé qu'il comptait lui faire une visite; mais au lieu de l'aller voir en personne, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon. Il l'avait fait revêtir de ses habits royaux, et lui avait donné pour escorte les principaux seigneurs de sa cour barbare. Riggon entra dans le monastère, suivi d'un nombreux et imposant cortège. Saint Benoît, qui était assis, le vit de loin, et lui dit à haute voix, dès qu'il put en être entendu :

« Mon fils, quittez l'habit que vous portez, il ne vous appartient pas; il n'est pas bienséant au serviteur de se parer des ornements de son maître! »

Riggon, épouvanté, se jeta la face contre terre; tous ceux qui l'accompagnaient, effrayés comme lui, se mirent à genoux et n'osèrent s'approcher du saint qu'ils n'avaient pu tromper. Ils retour-

nèrent vers le roi et lui racontèrent ce qui leur était advenu. Alors Totila vint lui-même au Mont-Cassin. Dès qu'il aperçut saint Benoît, il se prosterna sans oser se relever. L'abbé vint à lui, le releva, et lui dit :

« Vous faites beaucoup de mal, vous en avez beaucoup fait ; cessez de commettre des injustices. Vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer ; et, après avoir régné neuf années, vous mourrez dans la dixième et vous serez cité au tribunal du souverain Juge pour rendre compte de vos actions. »

Cette prophétie fut accomplie à la lettre. Le roi, après s'être humblement recommandé aux prières du saint, se retira, et, depuis ce temps, il se montra clément et humain dans la victoire. Maître de Rome en 546, il en épargna les habitants. Il mourut après la bataille de Lentegio, percé d'une flèche, en 552, la dixième année après la prédiction du saint.

Une épreuve cruelle était encore réservée à Benoît. Il apprit la nouvelle de la mort de son cher disciple Placide, qu'il avait envoyé en Sicile pour y fonder un monastère. Une armée de barbares avait débarqué sur le rivage de Messine et s'était emparée du couvent de Placide ainsi que des trente-

trois religieux qui y avaient fait profession. Eutiche, Victorice, frères de Placide, et leur jeune sœur Flavie, qui étaient venus à Messine pour jouir de l'entretien du disciple de Benoît, furent tous trois les compagnons de ses souffrances et de son martyre. Après sept jours de supplices, on leur lut la sentence qui les condamnait à avoir la tête tranchée; on les amena au bord de la mer. Lorsqu'ils y furent arrivés ils s'agenouillèrent, et Placide, élevant la voix, fit cette prière à Dieu :

« Seigneur Jésus, qui êtes venu du ciel sur la terre, qui avez souffert la mort de la croix pour notre salut, soyez propice à vos serviteurs à cause des vertus de notre bienheureux maître Benoît; et donnez-nous la force de mourir pour votre saint nom. »

Manucha, chef de ces barbares, Slavons selon les uns, Goths ariens selon les autres, irrité des discours de Placide, lui fit casser les dents à coups de pierres et couper la langue; après cela il leur fit trancher la tête à tous, le 5 octobre 541.

En apprenant cette nouvelle, « Mes enfants, dit saint Benoît aux moines du Mont-Cassin, il est dans l'ordre de la nature que les pères partagent le bonheur de leurs fils et que les fils jouissent du

triomphe de leur père : c'est pourquoi je vous ai rassemblés aujourd'hui, afin de vous faire partager l'allégresse que j'ai éprouvée en apprenant que mon bienheureux disciple est entré dans le ciel revêtu de la pourpre royale du martyre. Je l'avais accompagné au lieu où il est, des yeux de l'homme intérieur; l'offrande que j'en fis au Seigneur n'était pas une chose nouvelle; en le recevant des mains de son père, je savais qu'il me serait un jour ravi par la mort; je vois bien aujourd'hui que la prévision que j'en eus n'était pas une illusion; mais je n'ai point eu sujet de me plaindre; je rends graces à Dieu, au contraire, de ce qu'il lui a plu de manifester sa gloire par la mort de cette précieuse victime qu'il a prise dans mon bercail; quelques moments de souffrance lui ont valu un poids immense de gloire; c'est là le fruit de la passion du Sauveur, qui n'est mort pour nous sur la croix qu'afin que nous vivions par lui. Je vous remercie, Seigneur, de la miséricorde que vous avez faite à votre serviteur; mon âme vous en louera éternellement; soyez béni à jamais de la faveur que vous m'avez accordée en me donnant un tel disciple; je ne pleure point sa perte, je me réjouis de son bonheur : la vie qu'il a donnée pour vous, il l'aurait

perdue tôt ou tard ; mais la gloire dont vous l'avez environné, en le rendant comme un holocauste, est accordée à peu de fidèles. Le calice de la mort est amer ; mais il devient précieux quand elle est soufferte pour la vérité. Heureuses paroles employées pour vous, ô mon enfant ! heureux travaux soufferts par vous ! Je confesse que je vous dois ces sentiments de tendresse, puisque celle que vous aviez pour moi était égale à celle que vous aviez pour votre père Tertulle ! Le service de Dieu et la pratique de l'obéissance ont eu seuls le pouvoir de nous séparer. Il fallait que la Croix de Jésus-Christ fît la division de vous et de moi ; sa gloire nous réunira quelque jour, si Dieu me fait miséricorde ! »

Peu de temps après l'époque dont nous parlons, saint Benoit fit un voyage à Rome ; il changea en monastère le palais Anicius, dont il avait hérité de ses ancêtres ; après sa mort on y bâtit une église qui porta son nom. Pendant ce voyage, il rendit visite à sainte Sylvie, sa proche parente, épouse de Gordius Anicius ; elle était enceinte. Benoît lui prédit que l'enfant qu'elle portait dans son sein s'appellerait Grégoire et qu'il serait l'un des plus illustres pontifes qui fussent montés sur la chaire

de Saint-Pierre. Cet enfant fut le pape saint Grégoire Ier, dit le Grand, qui a laissé l'Eglise dans l'admiration des merveilles opérées sous son pontificat, et qui a légué à la postérité de précieux détails sur la vie et les miracles de saint Benoît. Sainte Sylvie et son époux donnèrent des biens considérables au Mont-Cassin et au couvent du désert de Sublac. L'Ordre bénédictin grandissait de jour en jour; vingt-trois monastères, répandus dans Rome, avaient adopté sa règle. Turibe, depuis évêque de Palence, disciple de saint Benoît, l'avait portée en Espagne; saint Maur la répandait dans les Gaules, ainsi que nous le verrons en avançant dans ce récit.



IV

Sainte Scholastique.

Saint Benoît avait une sœur nommée Scholastique, consacrée à Dieu dès ses premières années, et qui vivait dans un monastère à quelque distance du Mont-Cassin. Elle venait le voir une fois tous les ans ; il la recevait, non dans l'enceinte du monastère, mais dans une métairie qui en dépendait. Il y vint un jour, accompagné de quelques-uns de ses disciples; et après avoir passé la journée à chanter les louanges de Dieu et à s'entretenir de choses saintes, ils mangèrent ensemble vers le soir. Comme ils étaient encore à table et qu'il se faisait tard, Scholastique dit à son frère :

« De grace, ne me quittez point cette nuit, afin que nous parlions de la joie céleste jusqu'à demain matin. »

Il répondit : « Que dites-vous, ma sœur? Je ne puis en aucune façon demeurer hors du monastère.»

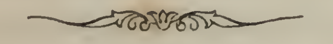
Le temps était en ce moment fort serein. La sainte, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table, appuya sa tête dessus; puis, fondant en larmes, elle pria le Ciel de s'intéresser en sa faveur. Sa prière était à peine achevée, qu'il survint une pluie d'orage accompagnée d'éclairs et de grands coups de tonnerre; en sorte que ni saint Benoît ni les religieux ne purent sortir de la maison et reprendre les sentiers escarpés qui menaient au Mont-Cassin. L'homme de Dieu s'en plaignit, en disant :

« Que Dieu vous pardonne, ma sœur! qu'avez-vous fait? »

Elle répondit : « Voilà que je vous ai prié, et vous n'avez pas voulu m'entendre; j'ai prié mon Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant, quittez-moi si vous le pouvez, et retournez à votre monastère. »

Saint Benoît fut donc obligé de rester avec sa sœur. Ils veillèrent toute la nuit, uniquement occupés à s'entretenir de la félicité des saints, dans les délices d'un entretien qui rappelait celui de sainte Monique et de saint Augustin.

Ils se séparèrent le lendemain matin ; et trois jours après, sainte Scholastique mourut au milieu de ses religieuses. Saint Benoît, qui se trouvait alors dans sa cellule, ayant levé les yeux, vit l'âme de sa bien-aimée sœur entrer au ciel sous la forme d'une colombe. Transporté d'une sainte joie, il rendit graces à Dieu, annonça la mort de sa sœur aux religieux, et les envoya chercher le corps de la bienheureuse, qu'ils rapportèrent au Mont-Cassin. Saint Benoît le fit placer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin, dit saint Grégoire, de qui nous tenons ces détails, que la mort ne séparât point les corps de ceux dont les esprits avaient toujours été unis si étroitement en Dieu.



V

Mort de saint Benoît.

Le saint patriarche ne survécut pas longtemps à sa sœur. Dieu lui avait fait connaître que la fin de sa vie était proche ; il l'annonça à quelques-uns de ses disciples, en leur recommandant le secret, et en leur donnant des signes qui devaient leur indiquer le moment de cette cruelle séparation. Le quinzième jour de mars 543, il fit ouvrir son sépulcre, préparé depuis longtemps, avertissant par là ses fils qu'ils ne devaient plus nourrir l'espoir de le voir sur la terre, et il fut aussitôt saisi d'une fièvre violente, qui alla croissant jusqu'au sixième jour ; alors il se fit porter à l'oratoire, reçut le corps et le sang du Seigneur ; et, soutenu entre les bras de ses disciples, les mains et les yeux levés au ciel, il rendit paisiblement son esprit à son Créateur.

C'était le vingt-unième jour de mars, jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire. Saint Benoît était âgé de soixante-trois ans. Il fut enterré dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, qu'il avait élevé à la place de l'autel d'Apollon, et il se fit beaucoup de miracles à son tombeau. L'œuvre qu'il avait fondée, en se perpétuant pendant treize siècles, rendit son nom illustre et cher parmi les hommes.

Bossuet remarque [1] que la vie de saint Benoît est un parfait modèle de la vie chrétienne, parce que, sans se reposer jamais, il a tendu sans cesse à une perfection plus haute. « Nous le voyons premièrement, dit-il, sortir des plaisirs des sens, par la mortification et la pénitence; secondement, de la satisfaction de l'esprit, par l'amour de la discipline et de la régularité monastique; enfin, sortir de la vue de sa propre perfection, par une parfaite humilité et un ardent désir de croître... Aussitôt, continue-t-il, qu'il fut arrivé à cet âge ardent où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès; aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à Celui qui lui disait : *Egredere*, *sors !* J'aurais besoin

[1] Panégyrique de saint Benoît.

d'emprunter ici les couleurs de la poésie, pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effrayant dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'était interrompu que par les cris des bêtes sauvages ; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit un trou profond, dont les bêtes n'auraient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt c'est là qu'il s'enterre tout vivant, pour y faire mourir tous ses sens, jusqu'aux affections les plus naturelles. Sa vie toute céleste l'élève déjà à la condition des anges; uniquement occupé de la prière et de la méditation des vérités éternelles, il oublie presque qu'il a un corps, et semble avoir perdu le sentiment de ses besoins. Un religieux le nourrit du reste de son jeûne... Mais, ô faiblesse de notre nature, qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte! le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse; déjà elle lui paraît insupportable, déjà il regarde le monde d'un œil plus riant... Animé d'un saint transport, il se jette dans un amas d'épines, et convertit, par cette gé-

néreuse violence, les attraits de la volupté en une douleur vive mais salutaire... Ces épines rappelèrent à son souvenir, et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

» C'est là ce que doit faire en nous le plaisir des sens. Aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile; au contraire, la victoire nous est assurée. Saint Benoît, par ce seul effort, a vaincu pour jamais la concupiscence... Sortons donc du plaisir des sens; mais prenons garde, qu'en sortant de cet embarras, pour aller à Dieu librement, nous ne nous arrêtions pas en chemin, et ne soyons pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

» C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il s'est obligé, ainsi que ses religieux, à la loi de l'obéissance. Voulons-nous que nos passions soient invincibles? En les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclina-

tions, vous faites ce que vous voulez, vous ne pouvez plus en être le maître, vous allez où vous ne voulez pas, et ces chaînes que vous avez vous-mêmes forgées, vous coûteront plus à rompre que le fer le plus dur. Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arrivez à la servitude par la liberté.

» Prenez une voie contraire : allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une étendue et une dilatation d'un cœur qui se dégage de tout le fini ? Voulez-vous être libre ? dégagez-vous ; n'ayez de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur, et oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice.

» La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé ; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle ; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre à l'éminence de sa sainteté ; par conséquent, il faut avancer sans cesse et sans se relâcher jamais... Ainsi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur fai-

sant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse. « *Qui que vous soyez*, leur dit-il, *qui désirez arriver promptement à la céleste patrie, accomplissez, par la grace de Jésus-Christ, cette règle comme un petit commencement de la vie monastique, et vous vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de plus grandes choses; vous parviendrez, avec le secours de Dieu, au comble d'une doctrine toute sainte et d'une vertu toute divine*... » Il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement... Et pourtant, cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paraissent, avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là la correction a toute sa fermeté, la condescendance tout son attrait, le commandement toute sa vigueur, la sujétion son repos, le silence sa gravité, la parole sa grace, la force son exercice, la faiblesse son soutien ; et toutefois il l'appelle un commencement, pour nourrir toujours ses enfants dans la crainte... Que si ceux-là vivent en crainte, qui

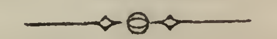
sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices !... »

On voit, par ce court extrait, combien l'Église, par la bouche de ses pontifes les plus éclairés, a toujours vénéré saint Benoît et la règle qu'il a donnée à ses enfants. Nous allons voir, dans la seconde partie, comment la famille bénédictine s'est répandue par toute l'Europe, et les fruits salutaires qu'elle a fait naître sous ses pas. Le récit des travaux immenses accomplis par les fils de saint Benoît serait une tâche bien longue, quoique bien consolante; nous nous bornerons à indiquer les contours de ce grand tableau. Nous rappellerons à la mémoire de nos lecteurs, que les monastères de saint Benoît ont été des pépinières de saints; que c'est dans leurs asiles que se sont conservées les saines doctrines et les traditions des sciences antiques. Pendant les troubles et les convulsions politiques des époques qui suivirent leur fondation, lorsque les Barbares se répandirent par toute l'Europe, leurs cloîtres furent des sanctuaires que la colère des vainqueurs n'osa franchir. Ils conservèrent les livres anciens, les manuscrits rares et précieux, et perpétuèrent jusqu'à nous les connais-

sances et les découvertes de l'antiquité. Leurs grands travaux scientifiques et l'exemple des vertus qu'ils donnèrent au monde ne furent pas les seuls biens dont les hommes leur furent redevables. La règle de saint Benoît leur ordonnait impérieusement le rude travail de la terre, et par ce travail ils sont parvenus à défricher une grande partie de l'Europe, qui jusqu'à eux était demeurée à demi inculte et sauvage. Ces défrichements ont été la source des immenses richesses qu'ils ont possédées pour les pauvres; car ces saints religieux n'en profitaient pas : ils avaient une règle austère et rigoureuse qui ne leur permettait pas de jouir des délices et des commodités de la vie; ce rude travail qui leur était commandé en est la preuve, leurs richesses ont été le prix de leur labeur; ces terres que leurs sueurs ont rendues fertiles, sans eux seraient peut-être encore couvertes d'épines et d'eaux stagnantes; leurs immenses produits eussent été perdus pour la nourriture du pauvre et la jouissance du riche, car tous en ont profité, tous se sont ressentis de cette augmentation de denrées agricoles; et l'on ne saurait assez s'étonner de l'injustice de ceux qui ont osé reprocher aux moines la possession de leurs biens, et en ont fait un titre

d'accusation pour usurper leurs domaines, raser leurs cloîtres et leur faire souffrir tous les genres de persécutions.

Les merveilles que les Trappistes accomplissent de nos jours en Algérie, disent éloquemment au prix de quels travaux les moines acquéraient la possession de leurs domaines; le présent jette une vive lumière sur le passé.



LIVRE SECOND

ŒUVRES DES BÉNÉDICTINS

VI

Ordre de saint Benoît.

A l'époque où l'Ordre de saint Benoît commença à se répandre, Rome, l'Italie, les Gaules, l'Ibérie, le monde civilisé, étaient bouleversés par une de ces terribles convulsions qui annoncent la fin des empires. L'empire romain, fondé par Auguste, avait péri sous Augustule; trois fois, Rome, autrefois la maîtresse des nations, avait vu les Barbares camper dans ses temples et ses palais; Alaric y amena ses Goths sauvages (410); Genséric la fit fouler aux pieds des Huns et des Vandales (452); Odoacre, roi des Hérules, mit fin à ce fantôme de

puissance et régna en Italie sous le titre de patrice et de roi (475). Sous le joug de ces nations si indomptées, les splendides campagnes de la Péninsule italique devinrent un désert, et depuis la fertile Campanie jusqu'aux bords enchantés de l'Arno, la solitude régna. Les villes étaient dépouillées de leurs plus beaux ornements; les arts, les sciences, les lettres ne trouvaient plus de disciples; l'Eglise était déchirée par la faction des Ariens, et le monde romain, courbé sous le joug de l'esclavage et de l'ignorance, était en proie à une profonde tristesse. Les Gaules, auxquelles les Romains avaient apporté les brillants trésors de leur civilisation, et qui avaient dû à des apôtres venus de l'Italie et de la Grèce les trésors plus précieux de la foi, subissaient aussi en frémissant le frein de la conquête. Les premiers ravages des Barbares avaient été horribles. « L'Océan débordé sur les Gaules eût fait moins de maux, dit un poète contemporain. La ruine de nos biens est peu de chose; nous sommes la proie des Goths et des Vandales. Les montagnes, les rivières, les rocs n'ont pu sauver les cités. Les églises ont été brûlées, les vases sacrés livrés à la profanation; la sainteté et l'excellence des vierges ne les a point préservées. Les solitaires qui n'avaient d'autre occu-

pation que de louer Dieu dans leurs grottes, n'ont pas été mieux traités que des criminels. C'est une tempête qui emporte les bons et les méchants. Des évêques ont été arrachés à leur troupeau avec leurs prêtres ; on les a chargés de chaînes et de coups ; on les a fait mourir dans le feu, on les a emmenés captifs. »

Une longue trace de désolation marquait les traces de l'invasion qui ne s'avançait que le fer et le feu à la main. *L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé,* disait Attila, et il avait raison. Quand ces hordes barbares avaient foulé une contrée civilisée, tout disparaissait, richesses, fertilité, science ; l'Eglise seule demeurait debout sur ses ruines, et travaillait à les relever. « O sainte Eglise de Rome ! s'écrie dans un juste transport d'admiration le grand Joseph de Maistre, tes pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européenne, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain ! » A ces pontifes, à ces pasteurs vigilants des peuples, il fallait des aides et des coopérateurs ;

il fallait des hommes soumis, qui, au premier signal, volassent vers les Barbares pour leur rompre le pain de la parole; il fallait des pauvres de Jésus-Christ, travailleurs infatigables pour autrui, qui apprissent aux vaincus découragés à manier la bêche et à conduire la charrue; il fallait des hommes studieux et savants, formés dans le grave silence du cloître, qui recueillissent les sciences antiques, et pussent élever dans des tendances plus douces les enfants des Barbares qu'on remettait à leurs soins. La Providence suscita les ordres religieux, et parmi eux, le premier, le plus solide de tous, l'Ordre de saint Benoît.

L'Italie et les Gaules n'avaient pas souffert seules cet effroyable fléau de la conquête. L'Ibérie avait subi les ravages des Goths; l'Allemagne, où les Romains avaient tant de colonies et de villes, avait été foulée par les hommes venus du Septentrion et de l'Asie. Partout, dans les plus lointaines contrées où la civilisation et le christianisme avaient pénétré, la barbarie avait pénétré aussi; partout, il y avait des ruines, partout une main intelligente et pieuse devait consoler et réparer.

La première mission qui se fit hors de l'Italie fut celle de saint Placide, que saint Benoît envoya en

Sicile, et qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, y remporta la palme du martyre.

Saint Maur, son compagnon, fut désigné pour les Gaules, à la demande de saint Innocent, évêque du Mans, qui, au récit des merveilles opérées par saint Benoît, lui envoya deux prêtres, et lui fit demander une colonie de ses religieux. Maur, Simplice, Constantinien, Antoine et Fauste partirent pour aller faire dans le Maine l'établissement que désirait le saint évêque. Mais Innocent, leur protecteur, mourut avant qu'ils fussent arrivés à leur destination; ils se dirigèrent vers l'Anjou, et y fondèrent le monastère de Glanfeuil, source féconde d'où sont sortis les innombrables maisons de saint Benoît, dont s'honorait autrefois la France. Ils avaient bâti leur demeure sur les domaines d'un seigneur nommé Florus, qui les prit en affection et qui leur confia son fils Bertulf, qu'ils élevèrent et qui se fixa parmi eux. Marmoutier, le célèbre monastère fondé par saint Martin, adopta la règle de saint Benoît; ses austères religieux s'occupaient surtout de la transcription des livres. Cette époque et les deux siècles suivants virent s'élever rapidement les abbayes de Saint-Benoît-sur-Loire, école de science et de vertu pour un grand nombre de

jeunes enfants; celle de Cluny si renommée par sa régularité et la sainteté des abbés qui en eurent le gouvernement, d'Aurillac en Auvergne, de Saint-Pierre de Chartres, de Saint-Vincent de Laon, de Saint-Pierre de Sens, de Saint-Eure de Toul, de Saint-Bénigne de Dijon, de la Chaise-Dieu, du Mont-Saint-Michel si célèbre par la dévotion et les pélerinages de nos rois, de Jumièges en Normandie, de Saint-Denis aux sépultures royales, d'Aniane en Languedoc, de Gellone en Aquitaine, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Claude dans le Jura, d'Elnon, aux bords de l'Escaut, dans le Tournaisis, de Sithiu, dans la Flandre maritime, de Saint-Riquier en Picardie.

Nous ne citons que les plus illustres de ces religieuses maisons, qui devinrent des foyers de lumière pour le pays qui les possédait. Les nobles, les possesseurs de la terre, subjugués par l'ascendant de la Croix, donnaient une part de leurs vastes domaines aux fils de saint Benoît; et ces terres, ces landes, souvent stériles entre leurs mains, fertilisées par les travaux des saints laboureurs, se couvraient d'opulentes moissons. *Les moines bénédictins ont été les défricheurs de l'Europe* [1]. Autour

[1] Guizot. *Etudes sur la civilisation.*

des monastères s'élevaient des hameaux qui, sous les lois protectrices des moines, devenaient plus tard des bourgs et des villes... Combien de grandes cités, combien de riants villages de notre France, ne rappellent pas par leurs noms cette origine monastique! Autour de l'église, sous les murs de l'abbaye, venaient se grouper les populations désarmées, les ouvriers, les artisans, les laboureurs timides. Pour protéger la colonie contre l'invasion étrangère ou contre les agressions de voisins dangereux, on creusait de larges fossés, on élevait de hautes murailles. Puis, à cette multitude, garantie contre les dangers du dehors, mais non contre les divisions intestines, il fallait une magistrature choisie dans ses rangs. De là l'hôtel-de-ville avec l'échevinage; de là la cité proprement dite, croissant, dans son enfance, sous la protection religieuse, et acquérant la liberté, lorsque la force et les richesses lui étaient venues.

Du sein du cloître, école de sagesse et de prudence, sortaient aussi ces dignes évêques qui gouvernaient le troupeau de Jésus-Christ, et qui, admis dans le conseil des rois, tempéraient par leur douceur éclairée les volontés fougueuses et souvent cruelles de ces demi-barbares. Saint Lambert, saint

Médard, saint Léger, saint Ferréol, saint Maxime, saint Amand, saint Amé, saint Arbogaste, avaient tous connu la discipline monastique. Seuls le clergé et les religieux cultivaient encore les lettres et les sciences; ils transcrivaient les œuvres de l'antiquité, celles des Pères et des Docteurs de l'Eglise; ils écrivaient l'histoire de leur temps, la biographie des saints personnages qu'ils avaient connus et vénérés; ils composaient des ouvrages de piété et des chants religieux. Toute la vie intellectuelle de l'époque était réfugiée au fond des monastères, où elle s'alliait au travail des mains et aux labeurs apostoliques.

Pourtant l'institut de saint Benoît, quoique appuyé sur les fortes bases de l'humilité et du travail, subit les évènements attachés aux choses humaines... La ferveur première se ralentit; la vigueur de la règle s'affaiblit par des concessions à l'esprit de mollesse; les abbayes, devenues riches en biens de la terre, parurent plus pauvres en vertus, et leurs richesses fatales excitèrent la convoitise des gens du monde. On vit, au huitième et au neuvième siècle, des leudes et des princes du sang royal se placer à la tête des monastères, en prenant le titre d'abbés-comtes ou d'abbés-laïcs. On com-

prend de quels abus cette étrange gestion fut suivie. « Nous voyons, disaient les évêques au roi Charles le Chauve, nous voyons la colère de Dieu qui vous menace ainsi que nous-mêmes, à cause des rapines et des crimes atroces qui se commettent, et surtout parce que les séculiers osent retenir pour leur usage les biens de l'Eglise, que les rois et d'autres fidèles avaient consacrés à la nourriture des serviteurs de Dieu et des pauvres, à l'hospitalité envers les étrangers, au rachat des captifs, à la construction des temples. Les serviteurs de Dieu manquent de pain et de vêtement; les pauvres ne reçoivent plus l'aumône accoutumée; on délaisse les voyageurs; on ne songe plus aux captifs. Si de pareils maux nous étaient infligés par les païens, il n'y aurait qu'à prendre patience; mais, hélas! l'oppression nous vient de nos propres enfants, c'est-à-dire de ceux que nous ou nos prédécesseurs avons engendrés en Jésus-Christ... Les laïcs, chose inouie jusqu'à présent, se sont emparés intégralement de plusieurs lieux saints; ils ont usurpé une portion de quelques autres... »

Mais Dieu ne laisse pas périr ainsi les œuvres inspirées par son divin Esprit. Il suscite, au moment voulu, des hommes de sa droite, qui soutiennent l'é-

difice ébranlé, et qui communiquent à tous les cœurs le feu sacré qui les anime. Saint Benoît d'Aniane fut choisi pour relever l'Ordre de saint Benoît; il trouva un chaleureux appui en Louis le Débonnaire et en Charles le Chauve, et, dans le concile d'Aix-la-Chapelle, rassemblé par ses soins, il donna à l'ordre monastique de nouveaux règlements, fondés sur la règle de saint Benoît : la régularité parfaite, la ferveur extrême qu'il fit régner dans son abbaye de Saint-Corneille-d'Inde, devint un modèle pour les autres maisons religieuses; et l'ordre bénédictin, raffermi de nouveau, poursuivit ses travaux pacifiques, au milieu des désordres croissants de la société, livrée aux divisions intestines, et désolée par les ravages des pirates normands.

Les maisons de l'Ordre se multipliaient, et, à dater de l'an 900, elles se séparèrent en diverses congrégations, qui toutes ont ajouté quelques constitutions particulières à la règle primitive. Une des plus célèbres est la réforme de Cluny, abbaye située en Bourgogne, non loin de Mâcon. Ce fut le bienheureux Bernon qui en fut le fondateur. Il descendait des comtes de Bourgogne, et il fut habitué dès l'enfance à la discipline monastique. Aidé de saint Odon, son collègue, il établit à Cluny la stricte

observance de saint Benoît, et il répandit dans ce monastère et dans tous ceux qui en dépendaient, le zèle le plus ardent pour la maison du Seigneur. Un seul trait suffira pour faire juger de l'attention et du respect des religieux de Cluny pour tout ce qui regardait le service divin. Voici comment ils préparaient les hosties qui devaient servir au sacrifice de l'autel. Ils choisissaient premièrement le froment grain à grain, et le lavaient avec grand soin. On le mettait dans un sac qui ne servait à aucun autre usage, et un serviteur, reconnu pour homme de bien, le portait au moulin; il lavait les meules; les couvrait avec des rideaux, et revêtu d'une aube il se cachait le visage d'un voile. La farine n'était passée que dans un crible net et bien lavé, et trois prêtres, assistés d'un frère convers, vêtus d'aubes de fin lin, faisaient cuire les hosties dans le fer, témoignant, par ces cérémonies extérieures, de leur foi profonde et de leur respect pour le sacrement des autels. Leur austérité était grande, et leur charité plus grande encore; ils nourrissaient les pauvres du fruit de leurs travaux. Ils donnaient aux jeunes enfants qu'on leur confiait les mêmes soins, la même éducation que des enfants de princes auraient pu recevoir dans la maison de leurs pères.

Ce monastère eut la gloire de compter parmi ses abbés un grand nombre de saints canonisés. C'est à l'un d'eux, saint Odillon, que l'on doit l'institution de la fête des fidèles trépassés. Pierre le Vénérable, qui fut le digne successeur de saint Odon, de saint Odilon, de saint Mayeul, de saint Hugues, étendit l'Ordre de saint Benoît jusqu'en Palestine; Cluny donna à l'Eglise les souverains pontifes Urbain II, Grégoire VII et Pascal II; et jusqu'à la révolution française, la célèbre abbaye conserva sa puissance et surtout le renom de sa piété et de sa charité.

Parmi les autres réformes importantes de l'Ordre de saint Benoît en France, nous devons citer celle de Saint-Maur et celle de Saint-Vannes. C'est à dom Grégoire Tarisse que l'on doit la première. Homme de Dieu, d'une prudence rare, d'un grand zèle pour le service du Seigneur et pour les solides études, il fut honoré de la confiance d'Anne d'Autriche, régente de France, et de l'amitié de saint Vincent de Paul et de M. Olier; il donna aux religieux de sa réforme une vive ardeur pour les travaux intellectuels; il appliquait tous ses religieux aux sciences et aux arts pour lesquels il leur reconnaissait le plus d'aptitude; et ce fut grace à ses

soins que commença, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près à Paris, où il résidait, cette suite d'esprits distingués et de savants illustres qui ont donné un si grand éclat à cette maison.

Dom Didier de la Cour fut l'auteur de la réforme établie vers la même époque à l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun et de Saint-Hydulphe dans les Vosges. Sa congrégation s'illustra aussi par de savants travaux et un grand zèle pour la religion, jusqu'au moment où le bouleversement de l'ordre social renversa comme d'un coup de massue tous ces asiles de la charité et de la science.

La réforme de saint Bernard ou de Cîteaux forme une autre branche de l'arbre bénédictin; car, bien qu'il eût changé quelques observances extérieures, qu'il eût adopté pour le vêtement de ses religieux le blanc au lieu du noir, l'éloquent abbé de Clairvaux, en se dévouant avec ses compagnons à une vie pénitente et apostolique, n'avait fait que continuer les traditions de saint Benoît et mettre en action l'admirable règle de ce grand patriarche. La réforme de la Trappe, introduite dans une abbaye de l'Ordre de Cîteaux par dom Armand-Jean de Rancé, fut inspirée par le même esprit, et les doctes commentaires de cet abbé, sur la règle de

saint Benoît, prouvent qu'il se regardait comme le fils et le disciple de ce saint. En effet, de nos jours, les Trappistes, les enfants de Rancé et de saint Bernard, nous offrent le plus parfait modèle de la vie monastique, telle qu'on la menait dans les solitudes du Mont-Cassin et dans les vallées des Gaules, habitées par les premiers disciples de saint Maur. La vie des Trappistes n'est que travail et prière. Le monastère de Staouëli, en Afrique, sur la limite des déserts, semble une vision des premiers siècles de l'Eglise, tant il y règne d'abnégation, de courage et de ferveur. Nous permettra-t-on de citer ici quelques pages sur cette institution, dernier bienfait accordé par saint Benoît et saint Bernard à la France de nos jours, si oublieuse de leurs noms et de leurs œuvres?

« Le fondateur du monastère de Staouëli, en Afrique, fut dom Joseph-Marie, abbé général de la Trappe. Son souvenir ne peut être oublié de ceux qui ont été les affectueux témoins de son rare mérite, caché sous tant de modestie. Son humilité même ne se découvrait qu'à la véritable simplicité de ses manières, avec une sorte de timidité gracieuse, qui cachait pourtant un cœur résolu. Dans tous ses entretiens, comme dans son active corres-

pondance, jamais une plainte, un jugement âpre ou téméraire n'a troublé la sérénité de son œuvre. Sa douceur toutefois était pleine de feu, et, à certains éclairs, on pouvait conjecturer que la piété du cénobite avait eu à se défendre d'une tête bretonne. Mais il pratiquait cette maxime d'un ouvrage qui fait partie des trésors de la Trappe, puisqu'il a été produit par son grand réformateur, dom Armand de Rancé : *Le soin que nous avons de ne pas blesser la conscience du prochain produit en nous l'humilité.*

» Ce fut au mois de mai 1842 que l'établissement des Trappistes en Algérie fut proposé au maréchal Soult, ministre de la guerre, à l'insu du vénérable abbé qui visitait en ce moment le monastère d'Aiguebelle, près de Montélimart. Voici sur quels motifs on appuyait cette demande dans un mémoire où l'emploi des associations religieuses était recommandé avec d'autres moyens de culture et de colonisation.

« Nous avons, dit ce mémoire, constaté que l'altération des mœurs publiques et du caractère national sont fort à craindre dans notre colonie. Les incertitudes, le scepticisme, les défauts d'une vieille société pourraient avoir des conséquences mons-

trueuses sur cette terre où l'esprit d'aventure des premiers colons s'aggravant des tentations offertes par une population conquise, l'immoralité indigène s'ajouterait à celle des redoutables éléments qui sont ici mêlés. La religion peut seule assurer une règle à des sentiments si confus, à des habitudes déjà si relâchées. Si la colonie n'était plus chrétienne, elle cesserait d'être française. Nous croyons donc que d'éclatants exemples d'austérité, de charité donnés par des associations religieuses vouées à la culture des terres pourraient émouvoir l'imagination si vive des Arabes, et seraient aussi très-salutaires sur les Européens. »

» On céda à ces considérations; l'œuvre fut proposée aux Trappistes. Dom Joseph-Marie n'hésita point; il offrit de partir immédiatement d'Aiguebelle, afin d'examiner, sans perte de temps, en Algérie même, les moyens de tenter la conquête spirituelle à laquelle on le conviait. Voici la lettre dans laquelle il retraça ses impressions et ses projets :

20 Mai 1843.

« Vous me demandez que je vous fasse connaître mes projets, afin qu'ils n'éprouvent pas de retard.

Cette demande est trop juste pour que je ne tâche pas d'y satisfaire. Les frères qui composeront notre colonie seront en Afrique des religieux aux yeux de Dieu, et des citoyens aux yeux de la loi... Les Trappistes portent un habit religieux ; mais qu'importe la forme ou la couleur de leur manteau, pourvu que de son ombre il protège les affligés?

» Les hommes que nous enverrons en Algérie sont capables d'exécuter, d'après les meilleures méthodes, toutes les cultures propres à ce pays, comme celle des céréales, de la vigne, du mûrier, de l'olivier. Ils se proposent d'y établir une ferme-modèle qui pourra fournir des leçons et des exemples aux colons voisins.

» Ces hommes se vouent au célibat, mais ils seront les pères des orphelins qu'ils élèveront pour l'accroissement de la grande famille française.

» Les leçons de morale et d'industrie qu'ils leur donneront en feront, il y a lieu de l'espérer, des enfants dignes de la patrie.

» La nouvelle colonie aura un médecin, une pharmacie et un hospice pour procurer des secours aux malades.

» Vivant de peu et travaillant par devoir, sans aucune idee de fortune, nous rendrons à la terre

plus qu'elle ne nous donnera ; nos vœux et nos goûts repoussent la richesse : c'est par le travail aidé de la prière et soutenu par la patience, que les religieux de Cîteaux défrichèrent les déserts de la France et hâtèrent sa civilisation. Nous tâcherons de les imiter, car nous désirons, comme eux, être utiles à notre patrie en travaillant et en priant pour elle. Voilà notre projet tout entier. »

C'est le 14 septembre 1843 que la première pierre du monastère de Staouëli fut posée ; mais rien n'y était préparé pour une vie saine et facile. Les exhalaisons pernicieuses des défrichements, le misérable abri des tentes, les ardeurs intolérables du soleil, firent bientôt de Staouëli un autre champ de bataille. Sur quarante frères qui débarquèrent sous la direction de leur premier prieur, frère Martin Doubs, presque tous étaient minés par la fièvre ; dix succombèrent en 1843. Cependant le progrès des constructions, la beauté des cultures charmaient ces malades et ces mourants. Aucun d'eux ne perdit courage. La colonie fit de tels progrès qu'en 1847 la Trappe de Staouëli donnait du pain à tous ceux qui en manquaient dans les villages voisins. Aujourd'hui, elle possède des terres en pleine va-

leur, et elle donne à tous les colons le fécond exemple du travail, du courage, de la patience et du plus charitable désintéressement. La Trappe, unique rejeton de Cîteaux et légitime héritage de saint Benoît, a accepté, selon le généreux esprit de la règle, les devoirs apportés par des temps nouveaux; mais en France ou en Afrique, au dix-neuvième siècle, c'est toujours l'âme, ce sont toujours les vertus de Sublac, de Cluny et de Clairvaux.

Une autre branche de l'Ordre bénédictin se perpétue en France. La communauté de Solesmes se livre aux travaux intellectuels, et trouve dans ses membres de dignes émules des savants Bénédictins de St-Maur. Ils ont relevé aux bords de la Sarthe une antique abbaye de leur ordre, et là ils consacrent leurs jours à la prière et à l'étude, et plusieurs ouvrages remarquables, fruits de leurs labeurs, font heureusement revivre les nobles souvenirs des Mabillon et des Montfaucon. A l'étude ils ajoutent l'apostolat, et les missions au-delà des mers comptent parmi leurs membres plusieurs fils de saint Benoît, de la communauté de Solesmes.

Les pays du Nord sont plus redevables encore que la France à l'Ordre de saint Benoît. A l'époque où il fut créé, la Germanie, la Batavie, la Moscovie,

la Norwège, le Danemarck étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et presque toutes ces contrées dûrent aux Bénédictins les enseignements de la foi. Les Hollandais reconnaissent pour leur premier apôtre saint Willebrord, qui, avec douze compagnons et par cinquante ans de prédication évangélique, enfanta ces peuples à la foi. Un autre bénédictin, saint Boniface, fut martyrisé avec cinquante-et-un de ses frères à Dokkum, aux bords de la mer du Nord, et son sang fut, comme le sang de tous les martyrs, une source féconde de chrétiens. Les fils de saint Benoît prirent possession des terres bataves, leur conquête, qu'ils avaient achetées par un sang si précieux; la civilisation et la foi marchèrent sur leurs pas. Partout où ces hommes de Dieu s'arrêtèrent, saint Adalbert à Egmont, saint Wérêfride près de Nimègue, saint Plécheline à Oldenzal, partout on vit le sol s'affermir, les cités sortir des eaux, et l'Océan arrêter ses flots devant les digues élevées par l'industrie des hommes. La Hollande doit tout à la religion catholique; mais, fille ingrate, elle a renié sa mère!

Avant la conversion des Bataves, le saint pontife Grégoire le Grand s'était occupé de la conversion des Anglais. On sait que, voyant sur une

place publique de Rome des jeunes gens dont la beauté le frappa, il demanda à quelle nation ils appartenaient : — Ce sont des Anglais, lui répondit-on. — Dites plutôt des anges, dit le bon pape. Ces enfants furent en effet des anges dans un autre sens que celui qui avait frappé d'abord le bon cœur de Grégoire. Leur apparition fut comme un éclair qui dirigea sa pensée vers le pays d'où ils étaient venus. Il résolut d'y envoyer prêcher l'Evangile, et il jeta les yeux sur un saint homme, humblement caché dans le monastère de l'Ordre de saint Benoît, bâti sur le mont Cœlius. Ce futur apôtre de l'Angleterre s'appelait Augustin; il était très-fervent dans l'oraison, car nul ne devient apôtre sans avoir été homme de prière : c'est en sortant du Cénacle que les Douze allèrent évangéliser le monde.

Augustin partit pour l'Angleterre avec quelques autres religieux d'une vertu éprouvée. Ils prirent terre au pays de Kent, où régnait alors Ethelbert, qui avait pour femme une princesse catholique, de la race royale franque. Ce roi, poussé par la grace divine et par les conseils de sa pieuse compagne, prêta une oreille favorable aux hérauts de la bonne nouvelle, et une moisson abondante s'offrit à leur zèle et à leur courage. Les sueurs apostoliques arro-

sèrent le sol de l'Angleterre, mais le sang des religieux et des prêtres ne s'y mêla point : seule la réforme devait le faire couler. De la Tamise jusqu'à la Tweed, des montagnes de l'Ecosse jusque dans les îles les plus reculées qu'habitaient alors les pirates norses, les Bénédictins portèrent les enseignements de Jésus-Christ. De nombreux monastères, parmi lesquels on comptait Westminster à Londres, Bangor, Nutcell, Ely, Glastembury, couvrirent la surface de la Grande-Bretagne, et le nombre des saints qui vécurent, les uns dans le cloître, les autres sur les sièges épiscopaux, les autres sur le trône, les autres cachés au fond des solitudes, méritèrent à cette contrée la gloire d'être nommée l'*Ile des saints*. L'Eglise catholique révère ces grands noms : elle admire dans saint Augustin, saint Juste, saint Mellit, saint Paulin, la générosité du zèle apostolique ; dans Ethelbert, Alfred le Grand, Edouard le Confesseur, l'union de la grandeur royale et de la perfection chrétienne ; dans saint Dunstan, saint Laurent, saint Malachie, saint Britwald, saint Edmond, le modèle des vertus épiscopales ; dans saint Thomas de Cantorbéry, l'invincible fermeté qui lui fit soutenir jusqu'à la mort les droits de la sainte Eglise. La ferveur du peuple anglais persévéra, en

dépit des guerres civiles, jusqu'aux temps malheureux où Henry VIII lui imposa la réforme, et alors même, le peuple anglais résista et protesta, en répandant le sang de ses veines, de son amour pour la religion catholique. Nulle part peut-être la réforme ne rencontra une plus longue résistance et ne fit un plus grand nombre de martyrs. L'Ordre bénédictin paya sa dette de fidélité sur les échafauds, et, dépouillé, proscrit, menacé de toutes parts, il disparut du sol de l'Angleterre. Cependant on retrouve un bénédictin, le père Huddelston, auprès du lit de mort de Charles II; ce religieux, au péril de sa vie, consola le monarque mourant et reçut son abjuration : grace à lui, l'arrière-petit-fils de Marie-Stuart mourut dans la foi de ses ancêtres. Des maisons de Bénédictins anglais furent fondées sur le continent, et fournirent à l'Angleterre des prêtres qui annonçaient la vraie foi sous la menace incessante des tortures et de la hache. Mais retournons vers le passé, vers cette époque heureuse et brillante où l'Angleterre venait de recevoir la foi. Elle voulut communiquer à d'autres nations la joie qui surabondait en elle. Des souvenirs communs, une commune origine rattachaient les Anglo-Saxons, qui habitaient la Grande-Bretagne, aux peuples de

la Germanie, et ils voulurent communiquer les lumières de l'Evangile à cette nation dont ils étaient descendus. Ce furent encore les moines bénédictins qui se chargèrent de cette grande œuvre : à leur tête marcha Winfrid, connu sous le nom de Boniface. Il passa en Allemagne, et sa prédication et ses fatigues furent couronnées des plus heureux succès. La Thuringe, la Bavière, la Hesse reçurent le joug aimable de Jésus-Christ. Les idoles tombèrent à la voix des apôtres; les épaisses forêts, les fontaines magiques n'eurent plus d'enchantement. Des monastères, asiles de science et de vertu, peuplèrent les solitudes, et des villes vinrent se fonder à leur ombre. On remarquait surtout celui de Fritzlar en Hesse, celui de Hamanabourg, celui d'Ordoff, celui de Fulde, qui furent gouvernés et habités par des saints. L'ardeur de Boniface croissait avec les années; il voulut aller attaquer l'idolâtrie dans sa dernière forteresse, la Frise sauvage, et là, il fut, ainsi que nous l'avons dit, martyrisé avec un grand nombre de ses disciples. Son œuvre subsista : l'Allemagne, à l'exception de la Prusse, qui resta longtemps païenne, était catholique, et elle donna à l'Eglise un grand nombre de saints. L'ordre monastique y acquit un éclat particulier : des saints,

tels que saint Lulle, saint Sturme, saint Ludger, saint Wolfang, saint Thiémon, saint Guillaume, saint Rupert; des savants, tels que Raban Maur, abbé de Fulde, Otton de Freysingen, Albert de Staden, Conrad de Liehtenau, abbé d'Urspergs, attirèrent aux fils de saint Benoît le respect et l'amour des peuples. L'heureuse contagion de la sainteté gagna jusqu'aux races royales. Saint Henry, empereur, sainte Cunégonde, saint Etienne, roi de Hongrie, sainte Mathilde, reine de Germanie, sainte Elisabeth de Thuringe, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, ratifièrent par leur vie admirable cette vérité : qu'aucun état n'est incompatible avec la sainteté la plus haute. Des religieuses, filles de saint Benoît, sainte Gertrude, sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Elisabeth de Schœnaug, précédaient sainte Thérèse dans les voies de l'amour divin; une autre religieuse, Roswitha, du monastère de Ganderheims, écrivait, en langue latine, des poèmes et des élégies, encore admirés aujourd'hui [1].

La Suisse participait à ce mouvement religieux; au sein de ses forêts, sur la cime de ses montagnes, au bord de ses lacs, s'élevaient des monas-

[1] Roswitha fleurissait vers l'an 970.

tères : celui d'Einsielden, encore debout, nous dit assez quels trésors de vertu, de science, de charité, les doctrines de Luther, Swingle et Calvin ont dérobés à la société. L'ordre monastique fut englouti dans la grande tempête du seizième siècle ; seuls, la Bavière, l'Autriche, les cantons catholiques de la Suisse en ont conservé quelques vestiges. L'Ordre bénédictin a surtout survécu en Autriche ; l'abbaye de Melk, fondée en 984, existe encore et possède une bibliothèque, précieuse surtout en manuscrits, fruits du labeur et de la science des anciens moines. Le Tyrol possède aussi des fils de saint Benoît ; et ceux qui habitent Einsielden ou Notre-Dame des Ermites, fidèles à leur vocation apostolique, envoient encore des missionnaires aux pays idolâtres.

La religion chrétienne fut pour ainsi dire l'étincelle électrique qui réveilla les peuples du Nord de leur long assoupissement, et cette étincelle de vie, ce phare de salut, leur fut porté par les courageux enfants de saint Benoît. Brunon, ou Boniface, appartenait à la première noblesse de la Saxe ; il était l'ami intime de l'empereur Othon III; mais, poussé par l'aiguillon divin, il se déroba aux joies du siècle, entra dans l'Ordre bénédictin, et demanda à ses supérieurs la permission de consacrer sa vie à

évangéliser les Russes idolâtres. Son sang devait sceller son apostolat : il fut massacré par ces païens, mais ce martyre fut fécond. La princesse Olga et son petit-fils Wladimir embrassèrent la religion chrétienne ; mais le funeste voisinage de l'empire de Byzance anéantit ces heureux commencements : le schisme grec régna, et les faibles lueurs de civilisation qui avaient commencé à éclairer ces contrées lointaines, disparurent dans la barbarie et les guerres continuelles.

Après avoir lutté dans l'Italie et dans les Gaules contre les divinités du paganisme et le culte mystérieux des druides, les missionnaires bénédictins, parmi lesquels on distingue saint Anschaire, moine de l'abbaye de Corbie en France, allèrent en Suède combattre la religion d'Odin, alors forte et triomphante. Repoussé une première fois des rivages scandinaves, le saint établit près de Hambourg une école où il enseignait l'Evangile à des enfants rachetés de l'esclavage ; mais son vœu le plus ardent était de revoir ces contrées du Nord où il avait jeté les fondements de la foi chrétienne. Sans s'arrêter aux périls et aux difficultés de sa mission, il partit vers l'an 870, accompagné d'un moine nommé Wismar, et débarqua dans la ville de Birca, située

dans une petite île du lac Mœlar, aujourd'hui détruite.

La parole de l'apôtre trouva de l'écho dans quelques cœurs déjà préparés par les discours des esclaves chrétiens. Nommé archevêque du Nord, Anschaire, pour ne pas s'éloigner des peuples qu'il voulait gagner à Jésus-Christ, fixa sa résidence à Hammaburg, forteresse construite par Charlemagne à l'embouchure de l'Elbe. Des persécutions vinrent assaillir cette Eglise à son berceau ; mais elle surmonta les obstacles qu'elle rencontrait dans la férocité des mœurs et dans l'opposition des grands. Elle triompha par toute la Suède : les temples sanglants d'Odin et de Thor furent renversés ; les églises, les monastères prirent leur place ; l'abbaye de Wadstena, de l'Ordre de saint Benoît, devint célèbre par la science de ses religieux ; des saints illustrèrent la Suède, et ses rois, autrefois la terreur des peuples, les pirates, les écumeurs de mer, brillèrent aux croisades par leur vaillance et la ferveur de leur piété.

Ce furent encore des missionnaires bénédictins qui prêchèrent les premiers l'Evangile en Livonie et en Esthonie. Saint Bennon, évêque de Misnie, et moine du monastère de Hildesheim, fut l'apôtre

des Slaves, et sa prédication fut fortifiée par le don des miracles.

Nous n'avons tracé qu'une très-imparfaite esquisse des travaux apostoliques accomplis par l'Ordre de saint Benoît; mais on peut voir par là combien l'Europe entière, combien surtout l'Europe septentrionale est redevable à leur dévouement et à leur zèle. Expulsé aujourd'hui du sein de ces peuples qu'il avait enfantés à Jésus-Christ et amenés au soleil de la civilisation, ce n'est plus que dans un coin de l'Italie qu'on retrouve cet ordre tel qu'il était dans le passé : le Mont-Cassin, berceau des fils de saint Benoît, les revoit tels que les forme leur sainte règle, pieux et savants, hommes de prière, hommes de travail, et ce n'est que là qu'on peut recomposer le passé, et se figurer ce qu'étaient ces grands monastères de Cluny, de Saint-Denis, de Jumiéges, de Westminster, de Fulde, de Wadstena, autrefois centres glorieux de science et de piété.

VII

Visite au Mont-Cassin.

Nous empruntons à l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Gaume, *les Trois Rome,* le récit d'une visite au Mont-Cassin.

« ... Vu du bas de la montagne, le monastère du Mont-Cassin présente l'aspect sévère d'une citadelle. Ses larges voûtes, ses hautes murailles, et tout cet appareil de la force, ne sont que trop justifiés par les circonstances qui accompagnèrent sa fondation et par les évènements dont il fut le théâtre durant les premiers siècles de son existence.

» Au pied de cette montagne, dont la cime élancée domine toutes les montagnes d'alentour, arrivait, en 529, un homme jeune encore : il s'appelait Benoît. Vêtu d'une longue robe noire, un bâton à la main, il vient seul, à pied, du désert de

Subiaco : mais où va-t-il ? Lui-même peut-être il l'ignore. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il va, comme ce conquérant fameux, où Dieu le pousse. En effet, Dieu le conduit par la main ; car une grande mission lui est confiée. Au temps où il traversait solitairement les profondes vallées de l'Apennin, on entendait, d'une part, le bruit de l'empire romain qui tombait avec fracas sous les coups répétés des Barbares ; de l'autre, les cris sauvages de nouvelles hordes accourant du fond de l'Asie pour partager les lambeaux sanglants du vaste colosse ; la destruction marchait à leur suite ; partout où elles avaient passé régnait le silence des ruines. Or, Dieu voulait sauver de ce vaste naufrage la science et la civilisation, gages précieux d'un monde nouveau. L'humble pèlerin avait reçu ordre de les prendre dans les pans de sa robe de bure et de les y cacher, comme Israël, partant pour la captivité de Babylone, cacha dans la terre l'étincelle du feu sacré. Or, Benoît cherche un asile pour y déposer son double trésor. Arrivé au pied de cette montagne, il apprend du Ciel que c'est là qu'il doit s'arrêter. Il monte au sommet, renverse un temple d'Apollon, et le remplace par un sanctuaire au vrai Dieu, accompagné d'une humble demeure pour ses servi-

teurs. Encore aujourd'hui une belle fresque de l'église rappelle ce fait mémorable.

Le Mont-Cassin ne tarda pas à devenir l'asile de la science et de la civilisation sa sœur, ainsi que de la religion, leur mère commune. L'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne ont été tour à tour éclairées par ces missionnaires descendus de la célèbre montagne. Comment n'être pas touché de l'à-propos qui conduisait le même jour, à la même heure, sur cette cime élancée, antique foyer des lumières de l'Occident, trois Français, un Prussien, deux Anglais et un Américain?

» A mi-côte s'élève une chapelle dédiée à sainte Scholastique, sœur jumelle de saint Benoît; puis, une seconde consacrée à saint Maur, un des premiers et des plus glorieux enfants du vénérable patriarche; enfin, avant d'arriver au couvent, on rencontre l'hôtellerie. Elle est vaste et bien tenue; les étrangers y sont reçus gratuitement, avec cette cordialité qui caractérise les siècles de foi. Une longue et sombre grotte, faite de cailloux, sert d'entrée au monastère. La cour, l'escalier du premier parvis, l'imposante façade de la basilique élevée au sommet de la montagne et dans la solitude sauvage de l'Apennin, ont quelque chose de solennel

qui produit une grande impression. A droite et à gauche du parvis apparaissent les statues colossales de saint Benoît, de sainte Scholastique sa sœur, et de sainte Abundantia, leur mère. Sous les regards de cette famille de héros, on arrive par un superbe escalier aux grandes portes de l'église ; elles sont de bronze et ornées de bas-reliefs d'un travail remarquable. Celle du milieu fut apportée de Constantinople en 1066. Sur celle de gauche sont inscrites en lettres d'argent les donations de terres, de villages, de châteaux faites à l'abbaye. La troisième présente l'histoire chronologique des restaurations de l'église et du couvent. Digne sœur de Saint-Martin de Naples par ses richesses, la basilique du Mont-Cassin brille d'une gloire exclusive par ses sculptures sur bois et par ses magnifiques livres de chœur. Il a fallu des Bénédictins pour écrire, enluminer, orner de milliers de vignettes plus poétiques et plus brillantes les unes que les autres, ces énormes feuilles de vélin, dont le développement couvrirait peut-être le tiers ou le quart d'un arpent de terrain.

» Au-dessus de la crypte dans laquelle sont les tombeaux de saint Benoît, de sainte Scholastique, de saint Maur et de saint Placide, s'élève le maître-

autel, tout resplendissant de marbres, de pierres précieuses, d'albâtre, de vert et de noir antiques, de lapis-lazuli et de brocatelle. Les chapelles latérales, ainsi que les mausolées du prince de Mignano et du jeune Pierre de Médicis, sont d'une bonne architecture et d'une rare magnificence. Toutefois, ces beautés extérieures ne sauraient faire oublier à l'âme chrétienne la sainteté séculaire du lieu qu'elle visite. Chaque autel, chaque tableau, chaque sculpture lui rappelle quelque trait d'une vie héroïquement chrétienne. De toutes parts une nuée de saints la contemple, et la basilique tout entière semble retentir encore des voix mâles et nombreuses de ces fils de la solitude, dont les accents, partis du sommet de la montagne, élevaient jusqu'au ciel les soupirs de leurs frères errants au-dessous d'eux dans la vallée de larmes.

» De l'église nous passâmes dans l'intérieur du couvent, conduits par l'aimable et savant archiviste. A l'émotion religieuse, produite par la visite de l'église, l'intérieur du couvent vient mêler d'intéressants souvenirs. Essentiellement conservateurs, les anciens Ordres religieux sont, dans leurs habitudes, leur langage, leur costume, et même dans la disposition de leurs demeures, les témoins

fidèles d'un monde qui n'est plus. Chaque couvent de Bénédictins, en particulier, est une page de l'histoire ancienne, non-seulement pour le chrétien, mais encore pour le philosophe, et souvent pour l'artiste.

» *L'architecture des monastères*, écrivait l'abbé Fleury, *est celle de la maison romaine*. La vérité de cette observation est si frappante au Mont-Cassin, que le voyageur tant soit peu attentif ne saurait s'y méprendre. Le monastère du Mont-Cassin, dit un de nos guides français, véritable colonie religieuse et savante, réunissait dans son enceinte tous les arts, métiers et professions, logés à leur aise dans des bâtiments séparés. De même que chez les anciens, si la partie publique de la maison était grande, la partie privée était petite. Ainsi, dans le couvent, les portiques, le vestibule, la salle du chapitre, le réfectoire, tout ce qui sert à la communauté est vaste et magnifique. La société seule compte, l'individu disparaît, et la cellule de l'abbaye ne tient pas plus de place que la chambre de Pompéi. Les monastères seuls avaient perpétué ces vénérables coutumes de l'antiquité, si opposées aux mœurs et aux usages de quelques époques modernes, où les besoins et les jouissances de l'homme

se sont étendus et multipliés à mesure que l'état et la société se rapetissaient.

» La bibliothèque, belle et vaste pièce, ornée des statues des grands hommes de l'Ordre de Saint-Benoît, contient vingt mille volumes. Quelle que soit la rareté de ces ouvrages, les manuscrits forment la véritable richesse de ces précieuses archives. On y compte huit cents diplômes originaux, dont plusieurs remontent au neuvième siècle.

» Après nous avoir parlé des travaux du célèbre père Frangipani sur saint Augustin, et montré les volumineux manuscrits d'ouvrages trop légèrement attribués à ce grand docteur, notre aimable guide ouvrit une armoire, en disant : « Voici qui n'est pas de l'évêque d'Hippone ; » et nous avions entre les mains une lettre originale du terrible Mahomet II au pape Nicolas V. Le sultan prie le pape de faire cesser les armements des princes chrétiens contre les Turcs. Le faste oriental respire tout entier dans les premières lignes de cette pièce : « Roi des rois, seigneur des seigneurs, Machabeth, amiral, grand sultan Bégri, fils du grand sultan Marath, serviteur des sept Musaphy, donne le salut dont il est digne à Nicolas, vicaire de Jésus-Christ, crucifié par les Juifs. » Ne croit-on pas entendre

Nabuchodonosor? La réponse du souverain pontife, jointe à la lettre du sultan, commence ainsi : « Nicolas, serviteur des serviteurs de Dieu, salue cordialement Machabeth, seigneur des Turcs et prince des infidèles. » Quel contraste! Le pape entre ensuite dans le détail des griefs du monde chrétien contre la puissance ottomane, et déclare avec une grande énergie que les feintes promesses du sultan ne lui feront pas prendre le change. Pourquoi les détracteurs de la papauté ne vont-ils pas fouiller nos vieilles archives?

» Ce que nous visitâmes ensuite, pénétrés d'un respectueux amour, est la chapelle étroite et basse qui fut la cellule de saint Benoît. Une belle peinture représente le vénérable patriarche contemplant l'âme de sa sœur chérie qui s'envole au ciel sous la forme d'une colombe. Sortis des cloîtres, nous voulûmes parcourir les environs du couvent, moins pour jouir du vaste horizon que l'œil peut à peine embrasser, que pour glaner quelques-uns des nobles souvenirs dont cette terre abonde.

» A l'ombre de ces grands murs, sur un large tapis de vert gazon, au bord de ces bois de chênes et d'oliviers sauvages, s'ébattaient, il y a six ou huit siècles, des troupes sémillantes de jeunes en-

fants ; joyeux écoliers, fils des grands seigneurs du pays, que leurs parents confiaient aux religieux de Saint-Benoît pour en faire des hommes, et des hommes comme on l'entendait alors. Une éducation sévère et chrétiennement intelligente disciplinait ces jeunes âmes, les trempait fortement, et les armait de toutes pièces pour les grandes luttes de la vie. Il faut bien le reconnaître, le moyen-âge, avec ses allures moitié chevaleresques, moitié monastiques, et toujours profondément empreintes d'un double caractère de religion et de grandeur, fut, en bonne partie, l'élève des Bénédictins. Au nombre de ces nobles écoliers, le Mont-Cassin montre avec un orgueil paternel le jeune Thomas, fils du comte d'Aquino, dont le château est situé dans le voisinage. A l'âge de cinq ans, lui aussi jouait sous les vastes cloîtres, au sommet de la haute montagne, d'où il ne devait descendre que pour devenir la gloire de l'Ordre naissant de Saint-Dominique, l'astre le plus brillant de l'université de Paris, et sous le nom de Docteur angélique, l'éternelle admiration du monde entier....

» Aux souvenirs succéda la réalité. Nous vîmes les classes où les Bénédictins continuent de former la jeunesse à la science et à la vertu ; soixante à

soixante-dix jeunes gens composent leur intéressant collège. Au moment de notre passage, le Mont-Cassin comptait dix-huit pères, onze novices et treize frères. Leur vie, partagée entre la prière et l'étude, s'écoule sous l'œil de Dieu dans un calme que l'on ambitionne pour soi, mais qui, hélas! ne franchit pas les limites du cloître [1]. »

[1] *Les Trois Rome, journal d'un voyage à Rome*, par M. l'abbé Gaume, t. III.



VIII

Visite à Cluny et à Jumiéges.

Après avoir, sur les pas de nos savants et pieux voyageurs, visité le Mont-Cassin, beau de ses souvenirs, de ses saints trésors, de ses richesses intellectuelles, jetons les yeux sur deux des plus célèbres monastères de France, dont quelques ruines sont restées debout, pour attester quels irréparables ravages des doctrines funestes, mises en pratique, ont fait peser sur la noble terre de France.

Cluny s'élevait aux confins de la Bourgogne méridionale, aux bords de la Grosne, petite rivière qui court des monts du Beaujolais à la Saône, arrose en passant des prairies verdoyantes, et vient former, aux pieds des tours de l'abbaye, une large et fraîche cascade. C'est là que s'abritèrent ces générations religieuses gouvernées par des saints, illustrées par

des savants, et qui réunissaient en elles la double puissance de la science et de la vertu. Cluny étendait sur une surface aussi grande que celle d'une ville ses murs défendus par des tours et des bastions, ses cloîtres immenses, son réfectoire où des papes s'étaient assis à la table frugale des religieux; sa salle du chapitre, chef-d'œuvre de l'art gothique, ornée de peintures tirées de l'Ancien Testament; ses cellules, ses bibliothèques, ses trois églises, ses opulents jardins dont la culture faisait l'innocente récréation des moines. Là reposaient dans la paix de leurs sépulcres un pape, Gélase; quatre saints canonisés: saint Odon, saint Odilon, saint Mayeul, saint Hugues; un homme qui fut la lumière de son siècle, Pierre le Vénérable; une princesse, sœur de saint Louis, qui n'avait d'autre épitaphe que ces mots :

« L'an du Seigneur 1286, le mercredi de la Pentecôte, mourut Pernette, femme de Hugues-Richard, marquis, qui gît ici. Que son âme repose en paix. »

Dans le chœur dormaient les abbés, sous les dalles de la nef les simples fils du cloître. La basilique de Cluny avait une légende miraculeuse. On dit qu'un moine, nommé Gauzon, malade et paralytique,

vit apparaître dans son sommeil les saints apôtres Pierre et Paul, et saint Etienne, premier martyr. Le moine leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Saint Pierre se nomma lui-même et ses compagnons. — Lève-toi sur-le-champ, frère, lève-toi, et va porter mes ordres à Hugues, abbé de cette église. Les proportions étroites de notre basilique peuvent à peine contenir la multitude des frères; nous voulons que l'abbé en bâtisse une plus grande, et qu'il ne s'inquiète pas de la dépense, nous saurons bien pourvoir à tout ce qui sera nécessaire à cette œuvre. — Je n'ose pas me charger de porter ces ordres, répondit Gauzon, car on n'ajouterait nulle foi à mes paroles. — Tu as été choisi entre tous, répliqua l'apôtre, pour transmettre à Hugues mes commandements, et ta guérison miraculeuse fera croire à tes paroles. Si tu obéis fidèlement, sept années seront ajoutées à ta vie, et si Hugues diffère d'exécuter notre volonté, le mal qui te quittera passera dans son corps.

Et, parlant ainsi, le prince des apôtres montrait au moine toutes les proportions de l'édifice futur, lui recommandant de bien garder en sa mémoire le dessin de la basilique. Le moine, réveillé en sursaut, lui, dont tout le couvent attendait les

funérailles, courut dans la cellule de l'abbé, et lui répéta ce qu'avait dit et montré l'apôtre. A l'aspect du moine guéri par la vision céleste, Hugues crut, obéit, commença et acheva en vingt années une église si grande et si belle, qu'il aurait été difficile de dire ce qui l'emportait de sa grandeur ou de sa beauté. Un religieux de Cluny, Hézélon, exécuta les plans de l'apôtre; il fut l'architecte de cet admirable monument et d'une grande partie des bâtiments du monastère.

L'église de Cluny appartenait à ce qu'on est convenu d'appeler l'architecture romane; elle était moins remarquable par l'élégance des proportions et la richesse des ornements, que par la noble austérité de ses formes et la grandeur de ses dimensions. Trois clochers la surmontaient, et deux grosses tours carrées s'élevaient du portail. Deux cent vingt-sept stalles ornaient le chœur; des vitraux peints tamisaient la lumière; des peintures antiques couvraient les murs; et marbres, tableaux, verrières étincelantes, peuple de statues debout dans les niches ou couchées sur les tombeaux, tout concourait à donner à cette église le caractère le plus religieux et le plus imposant. Commencée en 1089, debout, dans sa force pre-

mière, en 1790, elle pouvait durer des siècles encore, mais la volonté sacrilège des hommes demanda sa destruction. La législation souveraine avait prononcé la destruction de tout établissement monastique. Cluny ne fut pas épargné; ses religieux s'exilèrent; un des plus âgés ferma, en versant des larmes, la porte de l'auguste monastère. 1793 arriva avec ses orgies, et l'on se hâta de faire tomber sous le marteau la vieille basilique romaine: les chapelles sont détruites, les grilles arrachées, les autels et les tombeaux renversés; on brise les vitraux, les statues, on déchire les tableaux. Les colonnes et les murs restent seuls intacts, mais une compagnie de spéculateurs arrive, on leur vend la maison de Dieu. L'immense édifice devient une vile carrière: on enlève les dalles, on ébranle les colonnes... Au milieu de cette brutale destruction, des hommes périssent, des accidents épouvantables semblent signaler la vengeance de Dieu sur les profanateurs du saint temple. La Bourgogne s'émeut; des clameurs d'indignation et de regret s'élèvent de toutes parts, et un arrêt du pouvoir consulaire ordonne la suspension des démolitions commencées, mais il n'était plus temps...

On dit que Napoléon, passant par la Bourgogne,

reçut à Mâcon la municipalité de Cluny, qui le conjurait d'honorer sa ville d'une visite. — Vous avez laissé vendre et détruire votre belle église, leur répondit brusquement l'empereur, allez, vous êtes des vandales!

Maintenant il ne reste plus de Cluny qu'un clocher, une vieille chapelle où gisent quelques informes débris et quelques arches isolées qui témoignent de la majesté de l'édifice que les enfants de saint Benoît avaient consacré au Seigneur. Une route passe là où s'élevait la basilique, et la poussière des rois et des saints gît sous les pieds des voyageurs et des troupeaux.

Une autre abbaye, chère aux rois de la première et de la seconde race, a subi le même sort. Jumièges en Normandie fut fondée en 560 par saint Philibert, dans un désert marécageux couvert de bois et presqu'inhabité. Les moines le cultivèrent et y firent naître la fertilité. Sous la protection des rois de France et des ducs de Normandie, l'abbaye acquit de vastes proportions. Elle reçut sous ses voûtes les fils de Clovis II; Tassillon et son fils, duc de Bavière, qui s'y lièrent par les vœux monastiques. Elle fut gouvernée par des saints, tels que saint Philibert, saint Hugues, saint Eucher; elle

fut comme un séminaire d'évêques; elle forma l'historien de la Normandie, Guillaume de Jumièges. Elle donna souvent l'hospitalité aux rois de la première race, à Rollon, à Guillaume Longue-Epée, à Guillaume, roi d'Angleterre, à Charles VII. Sa beauté ne la sauva point, ses imposants souvenirs ne furent pas une égide : l'abbaye de Jumièges tomba sous les mêmes coups qui avaient abattu Cluny, mais quelques ruines restées debout donnent une idée plus exacte de son antique splendeur.

« Rien de plus imposant, dit un écrivain, qu'une promenade à travers les restes du monastère de Jumièges. Sous la voûte de son porche, surmonté de hautes tours carrées qui servent de point de reconnaissance aux navigateurs, et qu'habitent de nombreuses familles de cornis et de choucas, voltigeant incessamment autour de leurs flèches, entre ces colonnes qui semblent attendre une voûte en remplacement de celle dont les débris gisent à leur base; sous ces ogives sans vitraux, où les infiltrations pluviales ont imprimé des traces verdâtres; au pied de ces murs au sommet dentelé par la destruction, et tapissé de giroflées dont les oiseaux de la tour ou le vent des orages ont jeté les semences.»

Ces ruines ont un puissant attrait pour l'artiste et pour l'antiquaire, mais que ne disent-elles pas au chrétien? Là, Dieu a été adoré et servi; là, des saints ont offert au Seigneur leurs actions simples et sublimes; les murs de ces monastères ont couvé la civilisation de la France, et à ces pauvres moines, bienfaiteurs des peuples, l'ignorance des nouveaux barbares n'a pas même laissé une pierre pour abriter leur tombe, un cercueil pour reposer leurs os!

Ce que nous avons dit de Cluny, de Jumièges, peut s'appliquer à presque toutes les maisons religieuses de France; celles qui ont échappé au pic et au marteau, mutilées, déshonorées, servent aujourd'hui, comme Clairvaux et le mont Saint-Michel, de prison départementale.

LIVRE TROISIÈME

QUELQUES HOMMES REMARQUABLES DE L'ORDRE DE S. BENOIT



IX

Carloman.

L'Ordre de saint Benoît parcourait le second siècle de sa glorieuse carrière, lorsqu'un jour, vers le coucher du soleil, deux pèlerins inconnus gravissaient le flanc rocailleux du Mont-Cassin, puis venaient frapper à la porte du couvent. — Soyez les bienvenus, mes frères, leur dit le père hôtelier. — Dieu vous bénisse de votre charité. — Frères, que demandez-vous? leur dit l'abbé. — Nous sommes venus, reprennent les étrangers, pour servir Dieu avec vous dans cette sainte maison.

Ils sont admis au nombre des frères ; mais, selon les règles de la prudence, ordre est donné de veiller avec soin sur leur conduite et d'éprouver leur vocation. L'abbé lui-même veut se charger de l'un d'eux. Pour exercer sa patience et son humilité, il l'envoie garder les brebis ; l'étranger obéit avec empressement. Chaque matin il conduit sur le plateau de la montagne son petit troupeau qu'il surveille avec zèle et qu'il ramène chaque soir au monastère. Un jour, des larrons, sortis brusquement de la forêt, voulurent lui enlever une de ses brebis ; il court à eux et leur dit : « Faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne souffrirai pas que vous preniez rien de ce qui m'est confié. » Alors ces méchants lui arrachent ses habits et se retirent ; le pauvre berger revient dépouillé au monastère. Pour l'éprouver, l'abbé le réprimande ; l'inconnu répond humblement : « Je sais que je ne suis qu'un pécheur qui commets beaucoup de fautes. »

Quelque temps après, l'abbé le met à une autre épreuve et lui ordonne d'aller aider le frère qui sert à la cuisine. L'étranger s'incline profondément et se rend à son nouvel emploi ; mais, dans des fonctions nouvelles pour lui, il accumule les maladresses. Le frère cuisinier, pâtre grossier, s'impa-

tiente si fort qu'il en vient à le frapper. L'inconnu ne répond rien ; mais l'autre étranger, ne pouvant contenir son indignation, dit au cuisinier : » Frère, que Dieu et Carloman vous le pardonnent! » A quelques jours de là, une nouvelle faute provoque la répétition de cette scène, et le compagnon de l'inconnu dit encore : « Frère, que Dieu et Carloman vous pardonnent! » Enfin, une troisième maladresse attire le même traitement au pauvre novice. Alors son compagnon, emporté par la colère, saisit un pilon, en frappe le cuisinier, et lui dit : « Méchant serviteur, que ni Dieu ni Carloman ne te le pardonnent ! »

L'abbé, ayant appris cette querelle, fit comparaître le coupable devant le chapitre assemblé. — Pourquoi, lui dit l'abbé, avez-vous frappé le frère cuisinier? — C'est parce que j'ai vu le plus méchant de tous les serviteurs frapper le meilleur et le plus noble de tous les hommes. — Quel est ce religieux que vous appelez le plus noble de tous les hommes? — C'est notre prince Carloman, qui a quitté sa dignité et la gloire du monde pour l'amour de Jésus-Christ.

A ces mots, tous les religieux étonnés se lèvent de leurs stalles, entourent le prince et lui font mille

excuses. Mais oubliant ce qu'il avait été dans le siècle : « Mes pères et mes frères, leur dit-il, vous vous trompez, je ne suis pas un prince, je ne suis qu'un pauvre pécheur.

Carloman était le fils de Charles Martel et le frère de Pépin le Bref; il se trouvait, par le testament de son père, roi d'Austrasie.

Bientôt, par ordre du pape Etienne, il fut envoyé en France pour traiter avec son frère Pépin des grands intérêts de la paix de l'Europe. Il mourut pendant ce voyage; et son corps seul revint au Mont-Cassin, dans un cercueil d'or, où il fut trouvé en 1628.

Saint Benoît d'Aniane.

Saint Benoît, fils d'Aïgulfe, comte de Maguelone, naquit en Languedoc. Il fut successivement échanson du roi Pépin et de Charlemagne, qui tous deux le comblèrent de richesses et d'honneurs. Eclairé par la grace sur la vanité des biens sensibles, il résolut, à l'âge de vingt ans, de tourner toutes ses vues vers la conquête du royaume céleste. Il resta cependant encore trois

ans à la cour; mais il y menait la vie la plus mortifiée et la plus pénitente : il vivait dans une charité parfaite, il réprimait sa langue, il se privait de nourriture et de sommeil. Il examinait quel genre de vie il voulait embrasser : ou prendre l'habit de pèlerin, ou se louer comme domestique pour garder les troupeaux, ou travailler de ses mains pour gagner de quoi donner aux pauvres. Enfin une occasion où il pensa périr, en voulant sauver son frère, qui se noyait dans le Tésin, près de Pavie, acheva de le détacher du siècle. De retour en Languedoc, il ouvrit son cœur à un vertueux solitaire nommé Widmar ou Guimer, qui le confirma dans la résolution qu'il avait prise de renoncer entièrement au monde. Il partit donc de chez lui, comme pour aller à Aix-la-Chapelle, où était la cour; mais il s'arrêta en chemin à l'abbaye de Saint-Seine, où il prit l'habit monastique en 774. Il y vécut deux ans et demi dans la pratique d'une rigoureuse abstinence et de la mortification la plus parfaite. Il traitait son corps comme un esclave rebelle, ne lui accordant que ce qui était absolument nécessaire pour le soutenir : du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Il dormait peu, et souvent sur la terre nue; quelquefois il

passait toute la nuit en prières, nu-pieds sur le pavé, même au plus fort de l'hiver. Il embrassait avec ardeur tout ce que la pénitence a de plus humiliant. Il était si mort à lui-même, qu'il trouvait un sujet de joie dans les mépris et les insultes. Non content d'observer sa règle avec la ponctualité d'un fidèle disciple de saint Benoît, il pratiquait encore les austérités que prescrivent celles de saint Pacôme et de saint Basile. Il possédait dans un degré éminent cet esprit de componction, ce don des larmes, cette intelligence dans les voies de Dieu, qui sont le partage des âmes consommées dans la perfection.

Devenu cellérier, il s'acquitta de cet emploi d'une manière qui donna la plus haute idée de ses vertus et de sa capacité pour le gouvernement. C'est ce qui fit qu'après la mort de l'abbé, les moines le choisirent pour lui succéder; mais comme il connaissait leur aversion pour la réforme, il ne voulut point accepter cette charge. Il quitta même ce monastère en 780, et retourna en Languedoc, où il bâtit un petit ermitage dans une terre de sa famille, près d'une chapelle de saint Saturnin, et sur les bords d'un ruisseau nommé Aniane. Il y vécut quelques années dans une grande pauvreté,

priant continuellement le Seigneur de lui découvrir sa volonté et de lui faire la grace de correspondre fidèlement à sa vocation. Il lui vint des disciples, qu'il refusa d'abord par humilité ; mais à la fin il en reçut quelques-uns, du nombre desquels était le saint vieillard Guimer. Tous ces solitaires n'avaient d'autre revenu que le produit de leur travail : ils ne vivaient ordinairement que de pain et d'eau ; ils y ajoutaient, les jours de dimanche et de grandes fêtes, un peu de vin et de lait, qu'on leur apportait par charité. Le supérieur n'était distingué des autres que par sa vertu ; il s'assujettissait comme eux aux plus pénibles travaux. Benoît, voyant le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour, bâtit dans le voisinage un monastère plus grand et plus spacieux. Son amour pour la pauvreté allait si loin, qu'il ne se servait à l'autel que de calices de bois, de verre ou d'étain. Quand on lui faisait présent d'ornements précieux, il les donnait à d'autres églises. Outre la conduite de ses religieux, dont le nombre monta bientôt jusqu'à trois cents, il avait encore une inspection générale sur tous les monastères de Provence, de Languedoc et de Gascogne, qui tous le regardaient comme leur maître et leur père. Il établit partout la plus

sévère réforme; mais à la fin il y apporta quelque adoucissement, par condescendance pour la faiblesse humaine.

Benoît fit voir par son exemple que les pauvres trouvent souvent plus de ressources dans la pauvreté de ceux qui ont à peine le nécessaire, que dans le superflu des riches. Durant une famine qui affligea la Gaule en 793, il fit mettre en réserve ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance des moines jusqu'à la moisson, et fit distribuer le reste par jour aux pauvres, qui, n'ayant plus rien chez eux, s'étaient fait des cabanes autour du monastère en attendant la nouvelle récolte. Chaque jour on leur donnait la chair des bœufs et le lait des brebis. Benoît fit réduire jusqu'à trois fois ce qu'il avait mis en réserve pour la subsistance des frères; et ceux-ci, à leur tour, auraient tout donné, et portaient le fruit de leurs jeûnes aux malheureux affamés.

Notre saint, persuadé que toutes les bonnes œuvres ne sont point méritoires sans la foi, conserva ce précieux dépôt avec la plus parfaite fidelité. Attaché inviolablement à l'Eglise, il s'éleva fortement contre ses ennemis, surtout contre Félix d'Urgel, qui attaquait la filiation divine de Jésus-

Christ. Il assista au concile de Francfort, où cet hérésiarque fut condamné en 794 ; il composa même quatre traités pour défendre la doctrine catholique.

Benoît était regardé comme l'oracle de la France, et y jouissait de la plus haute considération ; ce qui lui facilita les moyens d'introduire la réforme dans un très-grand nombre de monastères. Il envoya de fervents religieux dans celui de Gellone, appelé depuis saint Guillem du désert, parce qu'il avait été fondé en 804 par Guillaume, duc d'Aquitaine. Louis le Débonnaire, établit le saint inspecteur de toutes les abbayes de son royaume, et le fit venir à Marmunster ou Marmoustder, en Alsace, pour l'approcher davantage de sa personne ; mais comme ce lieu est éloigné d'Aix-la-Chapelle, qui était la résidence ordinaire de l'empereur, il fonda pour lui le monastère d'Inde, qui n'en est qu'à deux lieues. Le saint présida en 817 à une assemblée d'abbés, tenue pour le rétablissement de la discipline monastique, et fut le principal auteur des canons que le concile d'Aix-la-Chapelle fit la même année pour la réformation des bénéficiers et des moines. On adopta les sta-

tuts qu'il avait dressés, et on les joignit à la règle du patriarche saint Benoît; l'un ayant été en France et en Allemagne, ce que l'autre avait été en Italie.

Cependant la santé de notre saint dépérissait de jour en jour, et ses dernières années ne furent qu'une maladie continuelle. Il mourut au monastère d'Inde, le 11 février 821, âgé d'environ 71 ans. On l'enterra dans ce monastère, depuis appelé Saint-Corneille, parce que l'église est dédiée au saint pape de ce nom. On fait sa fête à Aniane le 11 de février; mais la plupart des martyrologes n'en font mémoire que le 12 du même mois, qui fut le jour de sa sépulture. Ses reliques, célèbres par plusieurs miracles, sont à l'abbaye d'Inde ou de Saint-Corneille, dans le duché de Clèves.

L'application avec laquelle saint Benoît d'Aniane étudia l'esprit de sa règle, prenait sa source dans un désir ardent de parvenir à la perfection évangélique. Il savait que le but de toutes les institutions monastiques est de faire mourir l'homme lui-même pour l'unir à Dieu de la manière la plus intime. Or, cette tendance à la perfection, et par conséquent la nécessité de mourir à toutes les in-

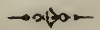
clinations de la nature corrompue, à toutes les cupidités de l'amour-propre, obligent indistinctement tous les disciples de Jésus-Christ. Les chrétiens qui vivent dans le monde ne diffèrent des moines qu'en ce qu'ils marchent par une route différente : les uns et les autres doivent se proposer le même terme. Heureux celui qui, comprenant ces sublimes maximes, y conforme sa conduite! Le démon ferait d'inutiles efforts pour lui nuire. Ses assauts ne lui réussissent qu'autant qu'il entretient des intelligences secrètes avec nous-mêmes. Il ne pourra, si nous sommes zélés pour notre perfection, nous empêcher d'atteindre le sommet de cette montagne mystique, où Dieu laisse contempler ses perfections infinies par les âmes entièrement détachées du monde et d'elles-mêmes.

Le vénérable Bède.

Bède était né l'an 673 dans le Northumbre, sur les confins de l'Ecosse. Il fut placé par ses parents, dès l'âge de sept ans, dans le monastère de Wiremouth, que gouvernait saint Benoît Biscop, et plus

tard, il passa sous la discipline de saint Céolfrid à Jarow, où il demeura le reste de ses jours. Toute sa vie fut partagée entre l'étude, la prière et le travail des mains, dont personne n'était dispensé dans ce monastère. Il devint bientôt fort habile dans les lettres grecques et latines, dans l'astronomie et dans toutes les sciences ecclésiastiques. Mais sa principale étude fut l'Ecriture sainte, et d'après les exhortations de plusieurs personnages célèbres qui connaissaient son mérite, il publia successivement des explications de l'Epître de saint Jean et de l'Apocalypse, des commentaires sur les Actes des apôtres, sur les Evangiles de saint Marc et de saint Luc, sur les Epîtres de saint Paul et sur plusieurs livres de l'Ancien Testament. Il écrivit l'histoire ecclésiastique d'Angleterre, d'après les conseils de l'abbé Albin, disciple de saint Théodore de Cantorbéry, qui se chargea de lui procurer d'excellents mémoires sur les origines de cette église primatiale. Le prêtre Northelme, qui fit le voyage de Rome, se chargea de lui rapporter des copies des lettres de saint Grégoire et des autres papes qui avaient pris part aux progrès du christianisme en Angleterre. Bède écrivit aussi un martyrologe fort estimé, la vie de deux saints personnages qu'il avait intimement connus,

saint Céolfrid et saint Benoît Biscop, un traité de l'équinoxe et de l'année bissextile pour trouver le jour de la Pâque, des traités sur les sciences et les arts libéraux et plusieurs homélies. Ses ouvrages sont écrits avec un soin et une netteté extraordinaires, et l'on y rencontre des pages qui, en onction et en éloquence, ne le cèdent pas aux morceaux les plus admirés des Pères de l'Eglise. Cet illustre docteur mourut l'an 735, étendu sur le pavé de sa cellule, entouré de ses frères, aux prières desquels il recommandait son âme. Le *Gloria Patri* fut la dernière parole qui sortit de ses lèvres. L'Eglise le compte au nombre des saints, mais il est désigné ordinairement par le nom de *Vénérable*. Bède est une des gloires les plus pures de l'Ordre de saint Benoît : fidèle à sa vocation, il fut à la fois un modèle de piété et un phare de lumière intellectuelle : il est le Grégoire de Tours de l'Angleterre.



Saint Guillaume de Gellone.

Un des paladins de Charlemagne, un héros des légendes si longtemps populaires, consacrées à célé-

brer les hauts faits du grand empereur et de ses compagnons, Guillaume, duc d'Aquitaine, appartient aussi à l'Ordre de saint Benoît. Ce vaillant homme commanda les troupes de Charlemagne dans leur expédition contre les Sarrasins qui inondaient la Provence ; il les chassa d'Orange, remporta sur eux des victoires décisives, et fit fleurir la justice et la paix dans l'Aquitaine et dans son comté d'Orange. Mais la gloire et les richesses fatiguent bientôt *leur triste possesseur :* Guillaume, fatigué du monde, se tourna vers Dieu, et il voulut bâtir une demeure à ses fidèles serviteurs, aux fils de saint Benoît. Il éleva un monastère en un lieu nommé Gellonne, au diocèse de Lodève, et peu de temps après, pauvre volontaire, dépouillé par ses propres mains de ses dignités, il alla se présenter comme simple religieux dans la maison dont il était le fondateur. Le puissant leude vécut sous la règle de saint Benoît, dans l'obéissance et l'humilité; il gardait les troupeaux avec les frères et ne se distinguait d'eux que par une pénitence plus austère. Après sa mort, des miracles se firent à son tombeau. L'Eglise l'a placé au nombre des saints, et pendant longtemps, alors que les religieux invoquaient *saint Guillaume du Désert*, les trouvères chantaient les

exploits de *Guillaume au Cornet*. Saint Guillaume est le fondateur de la maison d'Orange Nassau, qui, comme presque toutes les maisons princières de l'Europe, compte un saint à ses origines, et doit une partie de sa gloire à une religion qu'elle a repoussée.

Alcuin.

Charlemagne, ce prince qui mettait la science à plus haut prix que le sceptre, voulut, dans son âge mûr, regagner le temps que ses guerres et ses victoires lui avaient fait perdre : il s'appliqua à l'étude sous la direction d'un bénédictin anglais nommé Alcuin. Diacre de l'église d'Yorck, où il enseignait les sciences ecclésiastiques, Alcuin était nourri dans l'amour des lettres, dans l'entretien de la docte antiquité, et des pères et des docteurs de l'Eglise. Charlemagne, cet homme au cœur simple et grand, admira le savoir de son maître, et l'aima d'une affection fraternelle. A l'exception des temps où il commandait en personne ses armées, il avait constamment Alcuin auprès de lui, se faisant gloire de se dire son disciple, l'appelant son maître; il lui

donna l'abbaye de Saint-Martin-de-Tours pour s'y reposer, quand lui-même s'éloignerait, et pour instruire ceux qui accouraient en foule pour l'entendre.

Alcuin est le restaurateur des lettres en France. Il créa, par les ordres de l'empereur, de nombreuses écoles, dirigées pour la plupart par des bénédictins, et qu'il inspectait tour à tour. Charlemagne lui confia le soin de corriger et de collationner le texte de la Bible, et de surveiller les copies qui s'en faisaient dans les monastères; il organisa les premières bibliothèques, sur le modèle de celle d'Yorck, où figuraient, copiés par de savantes mains, les pères de l'Eglise et les poètes du paganisme. Il écrivit beaucoup lui-même; la théologie, la philosophie, l'histoire, la poésie, l'occupèrent; et dans tous ses écrits on trouve une science étendue et surtout un zèle admirable pour la religion et pour les doctrines catholiques. Il vivait avec Charlemagne dans la plus intime familiarité, ainsi que le témoigne cette anecdote rapportée par le moine de Saint-Gall. « Charles, insatiable de gloire, voyait l'étude des lettres fleurir dans tout son royaume, mais il s'affligeait qu'elle n'atteignît pas la sublimité des anciens pères de l'Eglise. Dans son

chagrin, formant des vœux au-dessus d'un simple mortel, il s'écria : « Que n'ai-je onze clercs aussi instruits et aussi profondément versés dans toutes les sciences que Jérôme et Augustin ! » Le docte Alcuin, quoique se regardant avec raison comme très-ignorant, en comparaison de ces pères, fut cependant saisi d'indignation et ne put s'empêcher de la laisser éclater un moment; osant plus qu'aucun mortel n'aurait osé, en présence du terrible empereur, il s'écria : « Le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous voulez en avoir une douzaine ! »

Alcuin érigea une académie scientifique dans le palais d'Aix-la-Chapelle; Charlemagne voulut en être membre sous le nom de *David*. Chacun des académiciens portait un nom emprunté soit à l'Ecriture sainte, soit à la Fable. Les leçons et les conseils d'Alcuin formèrent Eginhard, qui fut l'historien de ce siècle, et qui mourut aussi enfant de saint Benoît. C'est au savant bénédictin anglais que l'on doit cette renaissance des lettres, éclatante, mais courte, et qui, après la mort de Charlemagne, s'éteignit dans les ténèbres des guerres civiles. Alcuin mourut en 804, en son abbaye de Saint-Martin.

Alcuin avait inspiré au grand empereur le saint amour dont il était enflammé pour son ordre, et nous avons des vers latins de Charlemagne, adressés aux religieux du Mont-Cassin, dans lesquels il célèbre la paix et la douceur de ce pieux asile.

« Là, dit-il, un repos assuré est offert aux âmes malades ; là, règne une pieuse paix, une sainte humilité et la plus belle union entre tous les frères. A chaque heure du jour, des cantiques de louange, des chants d'amour divin s'élancent vers le trône du Christ : mes vers, allez, volez, et dites à l'abbé et à tous ses enfants, salut et bonheur ! [1] »

Raban-Maur.

Il était moine du monastère de Fulde en Allemagne, et appartenait à la plus grande noblesse du pays. Il était élève d'Alcuin, et il avait puisé à son école et l'amour des lettres et la pratique des solides vertus. Cet humble moine bénédictin eut la gloire de réconcilier Louis le Débonnaire avec ses enfants, après avoir eu le courage, au moment où ce mal-

[1] Vers de Charlemagne à Paul Diacre.

heureux prince était déposé par ses fils, de publier un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfants pour leur père, les sujets pour leur prince. Son zèle, sa charité, la pureté de sa doctrine égalaient ses talents. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; on lui doit des homélies, un livre *sur la vue de Dieu, la pureté du cœur et la manière de faire pénitence.*

Il mourut archevêque de Mayence en 856, après avoir, fidèle aux traditions de son ordre, fait fleurir dans son diocèse les lettres et l'agriculture. Ses livres, trésor précieux pour le temps, furent légués par lui à l'abbaye de Fulde. On lit encore aujourd'hui avec plaisir un poème de Raban-Maur *sur la sainte Croix.*

Lanfranc.

Dans les premières années du onzième siècle, un jeune homme se distinguait dans les plus fameuses écoles de l'Italie du Nord. Un jour, avec plusieurs disciples choisis, il traversa les Alpes et la France, et vint s'établir à Avranches, en face de l'Angle-

terre, que les aventureux Normands devaient bientôt conquérir. Son enseignement public devint célèbre ; on y accourait de toutes parts, lorsque Lanfranc, se repliant sur lui-même, considéra la vanité de la science et de la gloire, et prit la résolution de fuir dans la solitude, pour y chercher de toutes les forces de son âme le seul bien durable. Il se mit en route pour Rouen ; mais voilà qu'à la nuit tombante, comme il traversait le bois qui bordait alors les rives de la Risle, il est attaqué par des voleurs, qui le dépouillent de tout ce qu'il possède, lui lient les mains derrière le dos, lui bandent les yeux, et l'égarent au plus épais du taillis. Il s'affligea beaucoup, puis il voulut prier ; mais la prière ne pouvait descendre sur ses lèvres arides. Humilié, désolé, il s'écria : « Mon Dieu ! pendant longtemps j'ai fatigué mon âme et mon corps pour étudier les sciences, et je suis assez malheureux pour ne savoir vous prier ! Délivrez-moi des inquiétudes mortelles qui m'obsèdent, et avec votre grâce je consacrerai ma vie à vous servir ! »

Son esprit devint plus calme. Vers l'aurore, il entendit des voyageurs passer dans le chemin ; il crie, il implore du secours. On vient, on le délivre avec des paroles d'amitié. Lanfranc ne demande

qu'une chose : le chemin du plus pauvre monastère qu'il y ait dans le pays. On lui répond que le plus pauvre, le plus petit est le monastère du Bec, qu'un saint homme venait de fonder, et on lui en indique la route. Lanfranc arrive au Bec, et trouve l'abbé Herluin occupé à bâtir un four ; il lui dit en l'abordant qu'il veut être moine. L'abbé ordonne à Roger, son compagnon, de lui faire lire la règle de saint Benoît. Lanfranc la lit et dit à Herluin qu'avec l'aide de Dieu, il est disposé à pratiquer tout ce qui y est ordonné. Celui-ci se prosterne et baise les pieds de l'étranger, en remerciant Dieu d'avoir amené à son ordre un homme si savant et si célèbre.

Lanfranc ne s'enorgueillit pas de sa science, et il y avait comme une lutte édifiante entre l'abbé et le novice. Herluin témoignait à son illustre disciple du respect, de la déférence ; Lanfranc, devant son supérieur, se rendait petit par la soumission et l'humilité. Pendant trois années, il resta ignoré des hommes. L'abbé lui ordonna enfin de commencer un enseignement public, où accoururent ceux qui cherchaient la science. Chaque jour, son école devenait plus célèbre. Lanfranc, encore une fois, voulut se soustraire par la fuite à

cet empressement et à ces éloges de la foule. Tout était prêt, quand Herluin eut une vision extraordinaire qui lui révéla les projets de son fils. Un aimable enfant, son neveu, Hughes, fils de Beaudry, lui apparut et l'instruisit du malheur dont son école était menacée. Le vieillard, affligé, ne put dormir le reste de la nuit. Dès qu'il fit jour, il alla trouver Lanfranc, s'assit à côté de lui, le pressa sur son cœur, et lui dit : « Je suis bien malheureux, mon fils, d'être ainsi éprouvé par le Seigneur ! Celui que j'avais demandé avec tant de larmes et de prières, celui en qui j'avais mis mon espérance, celui qui devait nourrir dans la piété l'école du Bec, eh bien ! il part, je vais le perdre ! Lorsque Dieu, ô mon Lanfranc, t'amena ici, je crus que le Ciel avait exaucé mes prières ; je me reposais sur toi du fardeau de ma charge, et tu veux m'abandonner et te retirer dans la solitude ! » Lanfranc répondit par ses larmes et par la promesse solennelle de ne jamais quitter son maître.

Mais il ne put tenir cette promesse ; une volonté supérieure l'appela à Caen, pour y diriger les moines de l'abbaye de Saint-Etienne ; puis il fut appelé par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre, sur le siége archiépis-

copal de Cantorbéry. Là, Lanfranc put déployer les talents, le zèle, les vertus dont le Seigneur l'avait enrichi. Il réforma le clergé saxon, fonda des monastères, fit refleurir les études, et parmi les fatigues de son laborieux épiscopat, il sut encore diriger vers le bien l'âme fougueuse de Guillaume, et l'on peut dire que tout ce qu'il se fit de bien sous ce règne s'accomplit sous son inspiration. L'amour de ses premières études ne l'avait pas quitté, il écrivait encore, il composait des traités théologiques, il combattait les hérésies de son temps, et le seul délassement de ses travaux, c'était quelques voyages en Normandie, et quelques jours de repos au milieu de ses frères, à l'abbaye du Bec. Le vieil abbé Herluin le recevait comme un fils, et convoquait tous les pauvres des environs, qu'il comblait de largesses, afin que leur joie s'unît à sa joie, et que la fête de son cœur paternel fût aussi une fête pour les amis du Christ.

Lanfranc parvint à un âge avancé; il posa la couronne d'Angleterre sur le front de Guillaume le Roux, et mourut à Cantorbéry, âgé de quatre-vingt-quatre ans, laissant le premier siège épiscopal d'Angleterre à un autre moine bénédictin, à saint Anselme, cet illustre serviteur de Marie.

Pierre le Vénérable.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, fut cher à ses religieux et à ses contemporains par ses talents, sa bonté, la grace prévenante de son extérieur, de son langage et de ses manières. Il appartenait à la première noblesse de l'Auvergne, et ses parents l'avaient offert dès son enfance au monastère de Cluny. Il entretint parmi ses religieux la vigueur de l'esprit monastique, et il partagea constamment, avec saint Bernard et l'abbé Suger, la supériorité du mérite et de la célébrité sur les grands hommes de ce temps. L'illustre abbé de Clairvaux était son ami le plus intime et le plus cher; il témoigna au coupable et célèbre Abailard une pitié délicate et compatissante, lui donnant, en ses malheurs, un refuge dans l'abbaye de Cluny, le réconciliant avec saint Bernard, et l'engageant, à force de services et d'affection, à rétracter ses erreurs et à consoler l'Eglise par une sincère pénitence. Les souverains pontifes employèrent les talents de ce saint abbé dans des négociations difficiles. Il gagnait la confiance par le charme inexprimable de sa douceur et de sa sincérité, et pour-

tant, à ces qualités aimables, il joignait une fermeté rare qui ne trahit jamais la cause remise entre ses mains par une molle complaisance ou une imprudente simplicité. Enfin, après avoir rempli dignement sa carrière, il mourut à Cluny, au milieu de ses frères, le 24 décembre 1156. On a de Pierre le Vénérable six livres de *lettres*, un excellent *traité sur la divinité de Jésus-Christ*, un autre *sur l'autorité de l'Église, sur le sacrifice de la messe, sur les suffrages pour les morts, etc.* Son style est correct et agréable, surtout dans ses lettres, où se révèlent ses hautes facultés, sa rare prudence et la charité de sa belle âme.



Suger.

Honneur de la patrie, qui s'enorgueillissait de voir autour du trône des amis si fidèles, l'abbé Suger fut aussi la gloire de la religion : c'est à l'ombre des autels, c'est dans la vie sévère du cloître que se sont formés ces talents supérieurs, ces vertus si rares, ce désintéressement si parfait, cette réunion exceptionnelle des qualités de l'intel-

ligence et du cœur. Suger avait été élevé, dès son bas âge, par les Bénédictins de Saint-Denis; il avait eu pour ami, pour compagnon de ses études et de ses jeux, Louis, fils de France, depuis Louis le Gros. Les deux condisciples, arrivés à la jeunesse, dûrent se séparer : Louis alla prendre possession du trône, Suger embrassa la profession monastique. Mais l'élève de Saint-Denis, devenu roi, n'avait pas oublié son ami; il l'appela auprès de lui, il en fit son conseil et son guide. Suger dirigeait à la fois les affaires de justice, la guerre et les négociations étrangères : son esprit actif et laborieux suffisait à tout, et loin d'être embarrassé et distrait par le tumulte des affaires du siècle, il s'appliquait encore avec ferveur à ses devoirs religieux et à l'administration de l'abbaye de Saint-Denis, dont il était devenu le chef. Touché des exhortations de saint Bernard, qui, par ses paroles et ses exemples, prêchait la réforme et l'austérité parmi les religieux, Suger aurait voulu se renfermer entièrement dans son cloître, mais le fils de son ami, le jeune roi Louis VII, prêt à partir pour la croisade, le nomma régent du royaume. Ce fut alors qu'il put déployer ses talents, sa prudence et cet amour du roi et du peuple qui lui mérita le nom de *Père de la patrie.*

Il fit régner la paix et la justice par tout le royaume, et gouverna le trésor royal avec tant d'économie, que sans charger les peuples, il trouva moyen de faire face à toutes les dépenses de la croisade. Fort de la puissance royale, il mit en pratique les leçons qu'il avait tant de fois répétées à Louis le Gros et à Louis VII : que le devoir des rois de France était de réprimer de leur main, et par le droit originaire de leur office, l'audace des grands qui déchiraient l'Etat par des guerres sans fin, qui désolaient les pauvres et opprimaient les églises. Il rendit le royaume florissant et paisible à Louis, à son retour d'Orient, et il s'opposa, au nom du bien public, par toutes les raisons que pouvaient lui suggérer son génie et son expérience, au fatal divorce que méditait alors le roi, et qui, en rendant à l'héritière d'Aquitaine ses biens et sa liberté, devait lui permettre d'en enrichir quelque puissance ennemie de la France. Les conseils de Suger ne furent pas écoutés. Quoiqu'il fût arrivé à la vieillesse, il voulut consacrer encore les derniers moments de sa vie à sa patrie et à la religion, et il s'occupa à rassembler les éléments d'une nouvelle croisade. Il nourrissait l'intention de faire lui-même le saint pélerinage, mais Dieu l'appela à lui avant qu'il eût

pu exécuter ce dessein. Il mourut à Saint-Denis, en 1152, à l'âge de soixante-dix ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Louis VII honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. L'administration de Suger a fait long-temps les regrets de la France et l'admiration des nations étrangères : peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse, de modération et de désintéressement. La confiance des rois, l'amour des peuples, la vénération des contemporains, furent ici-bas la récompense de l'abbé Suger. « S'il y a dans l'Eglise de France, écrivait saint Bernard au pape Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le palais des rois, c'est sans doute le vénérable abbé Suger. »

Suger a laissé une *Vie de Louis le Gros* et des *lettres*.

Dom Mabillon.

Nous franchissons un espace de plusieurs siècles, et nous passons, des religieux hommes d'état et savants tout à la fois, à ceux qui ont renfermé la science dans le cloître, et qui n'ont voulu de l'étude

que les plaisirs purs qu'elle sait donner. Parmi ces hommes si utiles et si modestes, un des plus remarquables, un de ceux qu'on peut citer comme un type de l'érudition bénédictine, c'est dom Mabillon.

Il était né le 23 novembre 1632 dans un petit village de la Champagne, Saint-Pierre-Mont, d'une famille honorable et pieuse, et il reçut au foyer domestique une première éducation qui l'initia au bien et à la vertu. Ses goûts le portèrent de bonne heure vers la retraite, et il choisit l'Ordre de saint Benoît et la réforme de saint Maur pour s'y consacrer à Dieu. Ses premières années de vie religieuse furent données aux études ecclésiastiques et aux exercices prescrits par la règle et acceptés par la vive ferveur du jeune religieux. Mais sa santé était délicate; on l'envoya à la campagne, à Notre-Dame-de-Nogent, pour s'y rétablir dans le repos et la solitude; et là, abrité par les murs d'une des plus vieilles abbayes de France, s'éveilla son goût pour l'antiquité et pour les recherches historiques. Les circonstances, et surtout la sage direction des supérieurs, secondèrent le désir qu'il éprouvait de se livrer à l'étude; il alla habiter tour à tour les abbayes de Corbie, de Saint-Denis, de Saint-Ger-

main-des-Prés, qui possédaient de riches bibliothèques et de précieuses archives, trésors sans prix que dom Mabillon sut exploiter. Il trouva à Saint-Germain, pour maître et pour guide, un savant vieillard, dom Luc d'Achéry, pour lequel il conserva toute sa vie une touchante reconnaissance qu'il manifesta en inscrivant le nom de dom d'Achéry avant le sien, avant tous les volumes des *Actes des saints*. Cet ouvrage, *Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît*, fut le premier dont Mabillon s'occupa. Il demanda des recherches immenses, car quelle congrégation religieuse a donné plus de saints à l'Eglise que la filiation de Saint-Benoît? Cet énorme travail se publia en neuf volumes in-folio; il fut goûté tout à la fois des religieux qu'il édifiait et des savants qu'il instruisait. La publication des *Œuvres complètes de saint Bernard* succéda aux *Actes des saints*. Fénelon, Bossuet chérissaient le modeste bénédictin et le consultaient souvent sur des points épineux d'histoire et de doctrine. Sans sortir de son cloître ni de son humilité, dom Mabillon était devenu une des lumières intellectuelles de l'Europe; on le consultait de toutes parts : tous ceux qui s'occupaient d'études ecclésiastiques et historiques trouvèrent en lui un guide éclairé, et sa

vertu retenait ceux que sa science avait attirés, car, à son savoir extraordinaire, il joignait une modestie, une douceur, un esprit de conciliation, bien rare chez les savants de son siècle et de tous les siècles. Colbert, ce grand homme à qui n'échappait aucune des gloires de la France, appréciait dom Mabillon; il le chargea d'une mission en Allemagne, et l'envoya chercher, dans les archives de ce pays, tout ce qui pouvait intéresser l'histoire de France, servir à la célébrité de la nation et de la maison royale. Dom Mabillon trouva plusieurs chartes et pièces curieuses, et les publia dans un *journal* de son voyage. Il fut chargé d'une seconde mission en Italie, et là il étudia les origines chrétiennes dans les catacombes. De retour en France, il composa et publia un *Traité des études monastiques,* et il reprit son savant travail de *la Diplomatique,* science des diplômes, titres, actes, chartes qui nous ont été légués par les siècles passés et qui sont les sources de notre histoire. Dom Mabillon avait une sagacité admirable pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des temps et pour approfondir ce que l'histoire offre de plus difficile. Il donne, dans son savant traité, des principes pour l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays; et il a

fait naître une science presque ignorée avant lui. Il publia aussi une édition complète des œuvres de saint Augustin.

L'archevêque de Reims présenta dom Mabillon à Louis XIV, comme *le religieux le plus savant de son royaume*. Bossuet était présent, et il dit : — Ajoutez, monsieur, *et le plus humble*. Un étranger, ayant été consulter le savant Du Cange, celui-ci l'envoya à dom Mabillon, son ami et son rival en érudition. — On vous trompe quand on vous adresse à moi, répondit humblement le bénédictin ; allez voir M. Du Cange. — C'est lui-même qui m'adresse à vous, dit l'étranger. — Il est mon maître, répliqua Mabillon. Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais.

Ce digne et savant religieux vécut jusqu'à un âge avancé ; il mourut en 1707 à l'abbaye de Saint-Germain, à la suite d'une douloureuse maladie, laissant à ses confrères le souvenir de sa sainte vie et de sa mort, pleine d'édification et de piété. Toute l'Europe lettrée le regretta ; le souverain pontife fit écrire à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, afin de le prier de désigner, par une marque de distinction particulière, le tombeau de cet homme

illustre. Ce tombeau se trouve encore dans l'église paroissiale de Saint-Germain.

Après dom Mabillon, la congrégation de Saint-Maur cite, parmi ses fils les plus doctes et les plus savants, dom Ruinart, dom Martène, dom Denis de Sainte-Marthe, dom Montfaucon, dom Massuet. Ces laborieux bénédictins avaient conçu le dessein national d'écrire l'histoire particulière de chaque province, en interrogeant les bibliothèques, les manuscrits, les archives des monastères, les monuments, les arts, les inscriptions et même les traditions populaires. Dom Lobineau, dom Morin, dom Le Pelletier écrivaient l'histoire des saints de Bretagne et débrouillaient les origines celtiques; dom Félibien écrivait l'histoire de Paris; dom Bessin et dom Bellaize préparaient un grand travail sur la Normandie, et dom Plancher s'occupait de la Bourgogne; le Languedoc était confié à dom Claude de Vic et à dom Vaissette, qui firent en commun un large et admirable travail. Dom Jacques Martin reconstruisait l'histoire de l'ancienne Gaule; et ce magnifique édifice, si pieux et si national, aurait reçu son couronnement, si la révolution n'était venue à la fois renverser les cloîtres, jeter au vent les chartriers et les bibliothèques, et disperser les courageux écrivains,

qui auraient dû cependant être épargnés, au nom de la patrie à laquelle ils portaient un si vif amour, et dont eux et leurs pères avaient, durant treize siècles, conservé et défendu l'histoire. Mais, on le sait, aucune congrégation, ou charitable ou savante, ne trouva grace, et les travaux des Bénédictins sont interrompus probablement pour jamais.



X

Les Ordres militaires et les Arts.

En parlant de la famille bénédictine, nous n'avons pas mentionné les Ordres militaires auxquels elle a donné naissance, et qui étaient destinés à servir l'Eglise et à défendre la Chrétienté. Huit grands ordres militaires sont issus de la filiation de saint Benoît et de saint Bernard. Les six plus anciens sont issus de la terre d'Espagne, où se faisait une croisade perpétuelle contre les Maures. Les chevaliers de Calatrava, les chevaliers d'Alcantara, les chevaliers de Montésia, les chevaliers du Sauveur, ceux de l'*Aile de S. Michel* et ceux d'Avis formaient autant de congrégations religieuses et guerrières qui, débarrassées des soins du siècle, devaient défendre le sol de la patrie contre les agressions des infidèles. Les Templiers, si vite dé-

générés, devaient leur origine à saint Bernard, et les chevaliers Teutoniques, en adoptant la règle de saint Benoît, rendaient hommage à l'institution monastique qui a civilisé le nord de l'Europe.

Mêlés à toutes les questions graves de leur temps, les Bénédictins n'avaient pu demeurer étrangers aux progrès des arts, et on voit, dès les premiers temps, leur activité intellectuelle embrasser aussi les arts qui parlent aux yeux et qui sont le livre des ignorants. Augilbert, abbé de Saint-Denis, faisait orner son église de sculptures et de mosaïques. A Milan, le moine Gaudentius couvrait le chœur de la basilique de Saint-Ambroise d'une mosaïque qui subsiste encore. Candidus, religieux, ornait de belles peintures l'abside de l'église de Fulde. Ausegésius, abbé de Fontenelle, aimait la peinture et la prodiguait dans son église. Les moines de Richenau étaient connus pour leur talent à manier le pinceau, et on disait en proverbe : Où trouver des artistes comme les moines de Saint-Gall? A Salerne, les Bénédictins élevaient, d'après leurs plans, une magnifique église à Marie et la couvraient de tableaux. Dès l'an 999, Hugher, moine de Moutier-en-Der, peintre et statuaire, exécutait de grandes fresques dans l'église de Châlons-sur-Marne. Ri-

chard, abbé de Saint-Vanne, fit représenter à l'entrée de son cloître l'empereur Henri II lui demandant l'habit religieux. Saint Thiémon, moine et évêque de Strasbourg, était à la fois poète, peintre et architecte... Si de la peinture monumentale on passe au genre plus humble de copiste et de rubricateur, nous constaterons que les Bénédictins ont cultivé cette branche de l'art avec amour, et qu'on leur doit des manuscrits qui, par la perfection de l'écriture, l'élégance des ornements, le choix heureux des symboles, la grace exquise des miniatures seraient inimitables aujourd'hui. Le monastère du Mont-Cassin, ceux de Ferrare en Italie, ceux de Saint-Germain-d'Auxerre en France, d'Anchin en Flandre, possédaient en ce genre des artistes remarquables, qui ont légué à la postérité des chefs-d'œuvre de patience et de goût. Ajoutons encore que les premiers émailleurs de Limoges, qui ont doté leur pays d'une industrie si célèbre, étaient des moines bénédictins; et sans nous étendre davantage sur les travaux artistiques de l'Ordre de Saint-Benoît, nous signalerons encore ces proses, ces hymnes, ces chants si poétiques de la liturgie, qui, presque tous, sont nés à l'ombre du cloître.

Nous n'avons fait que jeter un coup d'œil super-

ficiel sur les immenses travaux des Bénédictins; nous n'avons fait que tracer d'une faible main l'esquisse d'un vaste tableau; mais n'en est-ce pas assez pour faire admirer quelle grandeur et quelle majesté peut acquérir l'œuvre et la pensée d'un homme, lorsque cet homme est un saint, lorsqu'il a jeté son ancre sur ces rochers inébranlables : la confiance en Dieu, la méfiance de soi-même?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

SAINT BENOÎT.

LIVRE SECOND.

ŒUVRES DES BENEDICTINS.

LIVRE TROISIÈME.

QUELQUES HOMMES REMARQUABLES DE L'ORDRE DE SAINT BENOÎT



BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET MORALE

L'erreur sait prendre toutes les formes; elle se pare de vêtements trompeurs : elle s'insinue dans les diverses productions de l'esprit humain et se glisse entre les mains de la jeunesse, sous des titres quelquefois inoffensifs, presque toujours séduisants.

Au milieu de cette multiplicité de livres dont la portée est douteuse ou mauvaise, on a reconnu la nécessité de former des collections qui présentassent toute sécurité aux pères de famille et aux personnes chargées de l'éducation.

C'est là le but de la *Bibliothèque historique et morale*.

Depuis plusieurs années les éditeurs travaillent avec persévérance pour l'atteindre, et ils sont arrivés à pouvoir offrir avec confiance au public une nombreuse série de volumes unissant les attraits de la variété à une instruction irréprochable.

L'histoire est une mine abondante, où les passions humaines vont chercher des aliments et des exemples qui autorisent leurs écarts. Trop souvent, elle est exploitée dans l'intérêt du vice; et les annales des siècles passés ne sont déroulées devant la jeunesse que pour surexciter en elle les mauvais penchants.

La Bibliothèque historique et morale présente les faits d'une manière impartiale, fait ressortir les actions véritablement grandes, et recueille d'utiles enseignements des luttes, des crimes et des agitations des peuples.

Les éditeurs ont choisi, en dehors des histoires générales, ou ces nobles figures qui respirent la fierté de l'honneur et la majesté de la vertu, ou ces douces physionomies qui reflètent toute une vie de services rendus à la patrie et à la religion. Dans l'appréciation des faits, ils n'ont pas dissimulé, lorsque de grands hommes ont payé leur tribut aux faiblesses de l'humanité, et ils n'ont trouvé ni éloge ni excuse pour les fautes, même abritées sous un nom illustre.

Au surplus, ils ont écarté avec soin tous les détails oiseux et les tableaux qui pourraient être funestes au jeune âge. L'historien ne doit jamais se complaire dans la peinture du vice. Il lui suffit de le flétrir.

Pour les ouvrages de morale, anecdotiques et d'imagination, les mêmes soins ont été apportés : correction de style, sobriété de conception, variété de développements, et dans tous une pensée utile et féconde, vers laquelle sont ramenés les divers incidents du récit.

En somme, tout le travail de cette collection a été fait dans cette profonde conviction : que le plus bel apanage de l'écrivain est d'éclairer l'intelligence, d'épurer le cœur, d'élever l'âme, et de déposer dans l'esprit du lecteur un bon germe, que le temps, l'expérience et la réflexion ne peuvent manquer de développer.

1re série. — 91 vol. in-12 avec fig.

ADHÉMAR DE BELCASTEL.

ALGÉRIE (l') CHRÉTIENNE, par A. Egron.

AME (l'); entretiens de famille sur son existence, etc.

AMIS DE COLLÉGE, par M.me Césarie Farrenc.

ANTOINE ET JOSEPH, ou les Deux Éducations.

ANTOINE, ou le Retour au village, par M. de Valette.

BEAUTÉS DES LEÇONS DE LA NATURE.

BIBLE DE FAMILLE, nouvelle et belle édit. *approuvée.*
BOTANIQUE à l'usage de la jeunesse, par M.me B.***
BRUNO, imité du suédois.
CHANTS HISTORIQUES, trad. de l'italien.
CHARMES DE LA SOCIÉTÉ DU CHRÉTIEN.
CLOTILDE, ou le Triomphe du Christianisme.
CORRESPONDANCE DE FAMILLE.
DOM LÉO, ou le Pouvoir de l'amitié.
DRAMES à l'usage des colléges et des pensionnats.
EDMOUR ET ARTHUR, par l'auteur de *Lorenzo.*
ÉPREUVES (les) DE LA PIÉTÉ FILIALE, par le même.
EUGÉNIE DE REVEL, souvenirs du 18.e siècle.
FAMILLE (la) LUZY, ou Désintéressement et cupidité.
FERNAND et Antony, épisode tiré de l'histoire d'Alger.
FOI (la), L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ, par M. L. B.
FRÉDÉRIC, ou l'Amour de l'argent.
GILBERT ET MATHILDE, épisode des Croisades.
HENRI DE FERMONT, ou la Sévère Leçon.
HISTOIRE D'ANGLETERRE.
HISTOIRE DE BOSSUET, par F. J. L.
HISTOIRE DE DU GUESCLIN, par ****
HISTOIRE DE FÉNELON, par F. J. L.
HISTOIRE DE FRANÇOIS I.er, roi de France.
HISTOIRE DE GODEFROI DE BOUILLON.
HISTOIRE DE HENRI IV, roi de France et de Navarre.
HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.
HISTOIRE DE LOUIS XII, surnommé le père du peuple.
HISTOIRE DE LOUIS XIV, à l'usage de la jeunesse.
HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE.
HISTOIRE DE NAPOLÉON.
HISTOIRE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

HISTOIRE DE RUSSIE.
HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par M. Petit.
HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE, par le même.
HISTOIRE DE S. LOUIS.
HISTOIRE D'ESPAGNE.
HISTOIRE DES SOLITAIRES D'ORIENT.
HISTOIRE DE STANISLAS, roi de Pologne.
HISTOIRE DE VAUBAN.
HISTOIRE DU BAS-EMPIRE, par Ant. Caillot. 2 vol.
HISTOIRE DU BRAVE CRILLON.
HISTOIRE DU GRAND CONDÉ.
HISTOIRE DU MOYEN-AGE, par F. G.
HISTOIRE DU PONTIFICAT DE PIE VI.
HISTOIRE DU PONTIFICAT DE PIE VII.
JEANNE D'ARC, par Maxime de Mont-Rond.
JERUSALEM, histoire de cette ville célèbre.
JULES, ou la Vertu dans l'indigence.
JULIEN DURAND: nouvelle imitée de l'anglais.
LANCELLE ET ANATOLE, ou les Soirées artésiennes.
LORENZO, ou l'Empire de la religion. G. T. D.
MANUSCRIT (le) BLEU.
MISSIONS D'AMÉRIQUE, d'Océanie et d'Afrique.
MISSIONS DU LEVANT, d'Asie et de la Chine.
MORALE DU CHRISTIANISME, offerte à la jeunesse.
NAUFRAGE (le), ou l'Ile déserte.
NOUVEAU THÉATRE pour les jeunes gens.
NOUVEAU THÉATRE pour les jeunes personnes.
PETIT (le) SAVOYARD.
RENÉ, ou de la Véritable Source du bonheur.
RETOUR A LA FOI, traduit de l'espagnol d'Olavidès.
RETOUR DES PYRÉNÉES, etc.

ROSARIO, histoire espagnole, par l'auteur de *Lorenzo*.
SAINT-PIERRE DE ROME et le Vatican.
SÉRAPHINE, ou le Catholicisme dans l'Amérique sept.
SOLITAIRES (les) D'ISOLA DOMA.
SOUVENIRS D'ANGLETERRE, etc.
SOUVENIRS D'ITALIE, par M. le marquis de Beauffort.
THÉATRE DES JEUNES FILLES, par M.me Farrenc.
TRAITS ÉDIFIANTS.
TRIOMPHE (le) DE LA PIÉTÉ FILIALE.
VIE DE BRIDAYNE, missionnaire, par l'abbé Carron.
VIE DE MARIE LECKZINSKA, reine de France.
VIE DE SAINTE THÉRÈSE.
VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL.
VIE PRATIQUE DE S. ALPHONSE DE LIGUORI.
VIE PRATIQUE DE S. LOUIS DE GONZAGUE.
VISNELDA, ou le Christianisme dans les Gaules.
VOYAGE A HIPPONE au commencement du 5e siècle.
VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES.
VOYAGE AUX PYRÉNÉES.
VOYAGE SUR LA MER DU MONDE.
YOULOFI (les); par M. de Préo.

2me série. — 45 vol. in-12. avec fig.

AFRIQUE (l'), d'après les voyageurs les plus célèbres.
AMÉRIQUE (l'), d'après les voyageurs les plus célèbres.
AMITIÉ, ou fortune, intelligence et force.
ARCHITECTES (les) les plus célèbres.
ASIE (l'), d'après les voyageurs les plus célèbres.
BON (le) CURÉ, par d'Exauvillez.

BON (le) PAYSAN, par d'Exauvillez.
CAPITAINE (le) LOPEZ.
CINQ ANS DE CAPTIVITÉ A CABRERA.
DÉCOUVERTES les plus célèbres et les plus utiles.
DÉVOUEMENT (le) CATHOLIQUE pendant le choléra.
ÉCOLE (l') DES JEUNES DEMOISELLES.
ÉCOLE (l') DES MOEURS DE LA JEUNESSE.
FRANCE (la) CHRÉTIENNE, par Max de Mont-Rond.
FRÈRES (les) D'ARMES, chronique militaire.
GUERRIERS les plus célèbres de la France.
HÉLÈNE, ou la jeune institutrice.
HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB.
HISTOIRE DE PIERRE D'AUBUSSON.
HISTOIRE DE THÉODOSE-LE-GRAND, par M. B.
HISTOIRE DE TURENNE, par Raguenet.
HISTOIRE DU CARDINAL DE BÉRULLE.
HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.
HISTOIRES ÉDIFIANTES et curieuses, par Baudrand.
HOMMES D'ÉTAT (les) les plus célèbres de la France.
JOSEPH, ou le vertueux ouvrier, par M. l'abbé Petit.
MAGISTRATS (les) les plus célèbres de la France.
MARIE, ou la vertueuse ouvrière, par M. l'abbé Petit.
MARINS (les) les plus célèbres, par M. de Mont-Rond.
MÉDECINS (les) LES PLUS CÉLÈBRES.
MODÈLES DE PERFECTION CHRÉTIENNE.
NAUFRAGES (les) LES PLUS CÉLÈBRES.
NOUVELLE MORALE EN ACTION.
OCÉANIE (l'), d'après les voyageurs les plus célèbres.
ORPHELINS (les), ou les deux adoptions.
PEINTRES (les) LES PLUS CÉLÈBRES.
PIEUSE (la) PÈLERINE.

ROBINSON (le) DU JEUNE AGE.

SAINT NORBERT, archevêque de Magdebourg.

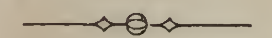
TROIS (les) COUSINS, par d'Exauvillez.

UNE HISTOIRE CONTEMPORAINE, par Marie Emery.

VALENTINE, ou l'ascendant de la vertu.

VIE DE M. DE LA MOTTE, évêque d'Amiens.

VIES DE S. BERNARD, de S. Dominique, etc.



Lille. Typ. L. Lefort. 1855.

SAINT Benoit et les Ordres religieux dont il fut le fondateur.